Master Negative
Storage Number

OCI00080.04

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Aesop's fables.
French. 1700

Les fables et la vie d'Ésope, le phrygien

A Troyes

[17--]

Reel: 80 Title: 4

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

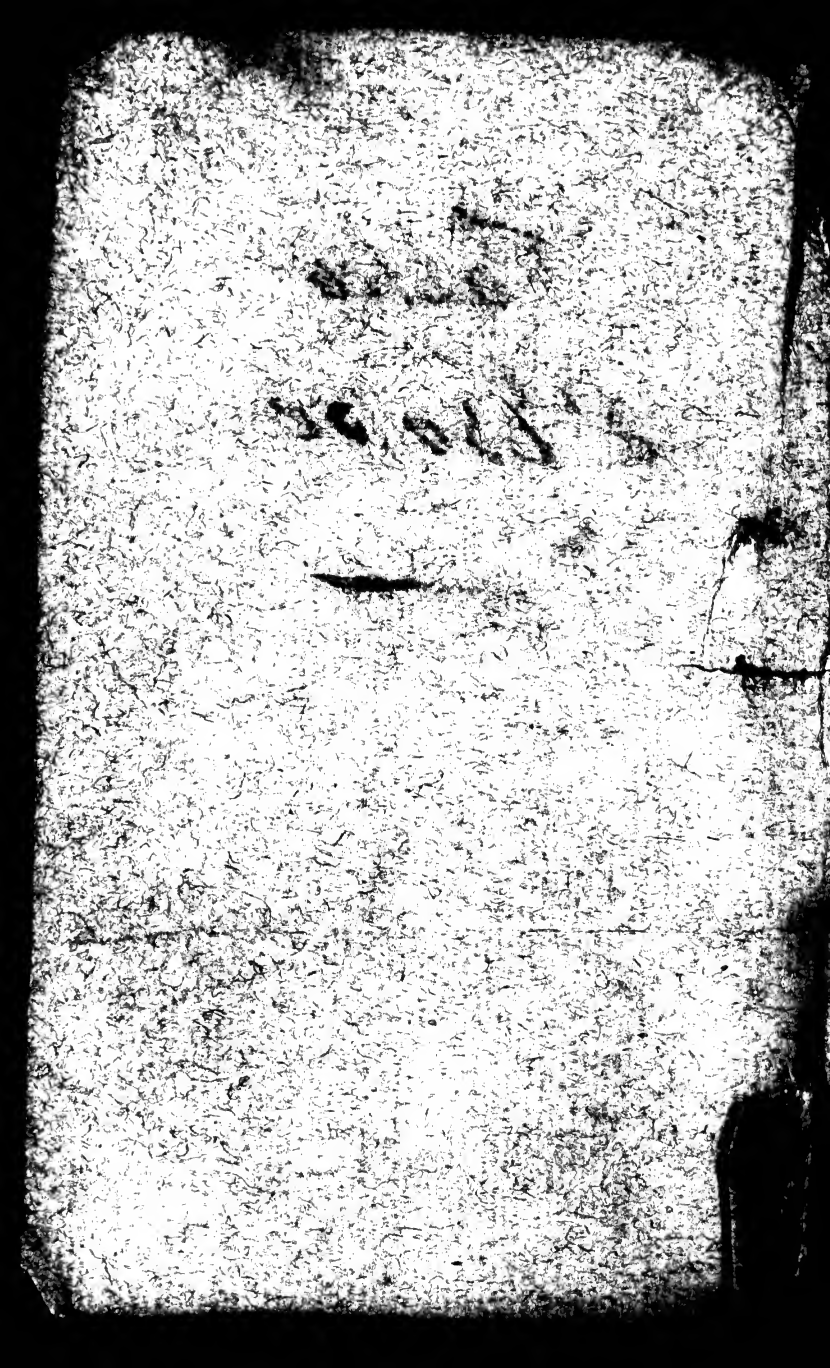
RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.04

Control Number: AES-2244
OCLC Number : 31400092
Call Number : W PN970.F7 AESO3x
Author : Aesop's fables. French. 1700.
Title : Les fables et la vie d'Ésope, le phrygien : avec le sens moral en quatre vers / traduit du grec ; dédiées à la jeunesse.
Imprint : A Troyes : Impr. de la Cit. Garnier, [17--]
Format : 116 p. : ill. ; 14 cm.
Contents : La vie d'ésope, le phrygien -- Les fables d'ésope.
Subject : Aesop.
Subject : Fables, Greek Translations into French.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Aesop.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-20-94
Camera Operator: CG

Fables
d'Esope

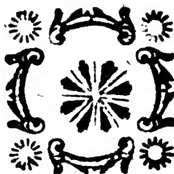


LES FABLES ET LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN,

Avec le Sens moral en quatre Vers,

Traduit du Grec.

DÉDIÉES A LA JEUNESSE.



A TROYES,

De l'Imprimerie de la Cit. GARNIER, rue du Temple.

White PN970.F7 AES03X

LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

NOUS n'avons rien d'aſſuré touchant la naiſſance d'Eſope. A peine même ſait-on ce qui lui eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'Hiſtoire ne rejete pas des choſes moins agréables & moins néceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de nations, tant de princes ſans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularités de leur vie ; & nous ignorons les plus importantes de celle d'Eſope, un de ceux qui ont le mieux mérité des ſiècles ſuivans. Car Eſope me ſemble devoir être mis au nombre des ſages dont la Grèce s'eſt tant vantée ; lui qui enſeignoit la véritable ſageſſe avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles. On a véritablement recueilli la vie de ce grand homme ; mais la plupart des ſavans la tiennent fabuleuſe ; particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un ſiècle où la mémoire des choſes arrivées à Eſope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il ſavoit par tradition ce qu'il a laiſſé.

DEC 6 1921

Dans cette croyance, je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Eſope que ce qui m'a ſemblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienſéance.

Eſope étoit Phrygien, d'un Bourg appellé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante-ſeptième Olympiade, environ deux cens ans après la fondation de Rome. On ne ſauroit dire s'il eût ſujet de remercier la nature, ou bien de ſe ſe plaindre d'elle : car en le douant d'un très-bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à peine figure d'homme ; juſqu'à lui refuſer preſqu'entièrement l'uſage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être eſclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reſte, ſon ame ſe maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un payſan lui donna des figues : il les trouva belles, & les fit ſerrer ſoigneuſement, donnant ordre à ſon ſommelier appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Eſophe eut affaire dans le logis. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les figues avec quelques uns de ſes camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas pu'il pût jamais ſe juſtifier, tant il étoit bègue, & paroiſſoit idiot. Les châti-

mens dont les anciens usoient envers leurs Esclaves étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esope se jeta aux pieds de son maître; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on surcît de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiéde, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crues encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans

chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitab e sans récompense. A peine Esope les eut-il quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit de bout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant: qu'est-ce ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas qui étoit là en qualité d'économe, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eût battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne pus s'empêcher de le reprendre & le menaça que ses mauvais traitamens seroient sûs. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit que pour médire de leur seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit; Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouvea & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir, mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit: Est-ce

afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendroit pour un Outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux murmurant & riant de cet bel objet. Esope le rappella, & lui dit : achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrigien trois oboles, & dit en riant : les Dieux soient loués : je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut departi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eut égard à sa taille ; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les aures On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bétise mais dès la dînée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de ses es-

claves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles ; son grammairien trois mille ; & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par dessus le marché. La chèreté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelques emplettes, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouventail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, auparavant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre ; comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esope répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, & lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme d'un goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller sérieusement présenter son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie ; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme pensèrent se battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parût. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-tems que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différent s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirerer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'habitude effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivaité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en instruire la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies,

le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que sur le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la providence comme on a coutume de faire quand on est à court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qui lui avoit fait une réponse aussi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur oteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoit toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mère passionnées des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Eope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque tems après un grand différent entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : va porter ceci à

ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit l-avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rieu à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir, Xantus, qoi ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ! Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parens ni amis par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme à revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit

dessein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en mettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sausses : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoûtérent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue, reprit Esope ? c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes & on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquite du premier de tous les devoirs, qui est celui de louer les Dieux. Hé bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achète-moi demain ce qu'il y a de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les Dieux, de l'autre, elle profère des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à

Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire ; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Et trouvez-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la laplace ; il vit un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez: Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoi qu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur ; mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; & ce qui étoit salé, trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus mauvaise que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvrière ; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le phrygien.

Or ce n'étoit pas ſeulement avec ſon maître, qu'Eſope trouvoit occaſion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magiſtrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fût diſtrait, ou pour une autre raiſon, il rèpondit qu'il n'en ſavoit rien. Le magiſtrat tenant à mépris & irrévérence cette réponſe, le fit mettre en priſon. Comme les huiſſiers le conduiſoient : ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? ſavois-je que l'on me feroit aller où je vais ? le magiſtrat le fit relâcher & trouva Xantus heureux d'avoir un eſclave ſi plein d'eſprit.

Xantus, de ſa part, voyoit par là de qu'elle importance il lui étoit de ne pas affranchir Eſope ; & combien la poſſeſſion d'un tel eſclave lui faiſoit d'honneur. Même un jour, faiſant la débauche avec ſes diſciples, Eſope qui les ſervoit, vit que les fumées leur échauffoit déjà la cervelle, auſſi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le ſecond d'ivrognerie, & le troiſième, de fureur. On ſe moqua de ſon obſervation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna juſqu'à perdre la raiſon, & à ſe vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus ſoutint ce qu'il avoit dit, & gagea ſa maiſon qu il boiroit la mer toute entière ; & pour aſſurance de la gageure, il dépoſa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour ſuivant, que les vapeurs de Bacchus furent diſſipées, Xantus fut extrêmement

ſurpris de ne plus trouver ſon anneau, lequel il tenoit fort cher. Eſope lui dit qu'il étoit perdu, & que ſa maiſon l'étoit auſſi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philoſophe bien allarmé. Il pria Eſope de lui enſeigner une défaite. Eſope s'aviſa de celle-ci.

Quand le jour qu'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philoſophe. Celui de ſes diſciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'aſſemblée : Meſſieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non les fleuves qui entrent dedans : c'eſt pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai tout ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le diſciple confeſſa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à ſon maître. Xantus fut reconduit juſqu'en ſon logis avec acclamation.

Pour récompenſe, Eſope lui demanda la liberté. Xantus la lui refuſa, & dit que le tems de l'affranchir n'étoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit, partant, qu'il prît garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux corneilles ſe préſentaſſent à ſa vue, la liberté lui ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être eſclave. Eſope ſortie auſſi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands

arbres. A peine notre Phrygien fut-il dehors ; qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître qui n'en a vu qu'une, est prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais quand à la liberté, il ne pouvoit se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions,

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoi qu'il demeurât long-tems à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté & la moitié du trésor. Elle signifie, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne, nous en trouverons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le Philosophe fut sommé de

tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots : A P O B A S B E M A T A, &c. C'est-à-dire, *Si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi répliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient ; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot ; de quoi Esope déclara ne lui devoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles renfermoient un triple sens, signifioient encore : *En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez trouvé.* Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le phrygien, & qu'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit

aux délibération du Conseil) & le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda du tems, & eut recours à son Oracle ordinaire ; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose ; & le fit monter dans la tribune aux harangues Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu : s'il disoit mieux que le maître, il seroit encore battu. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-tems. A la fin le prévot de la ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; & que l'aigle enlevant leur seau, ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de tems après, Crésus roi des Lydiens

fit dénoncer à ceux de Samos, qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes, l'un, de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction. Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine de les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens de ce personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheroient aux dépens d'Esope. Le phrygien leur fit change de sentiment, en leur contant que les loups & les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus dedéfenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait que l'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il : une cigale lui tomba aussi sous la main. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme, je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort inocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale, je n'ai que la voix, & je ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna, mais laissa en repos les Samiens, à sa considération.

En ce tems-là, le Phrygien composa ses fables, qu'il laissa au roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entrenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit philosophes. Enfin, il se mit en grand crédit auprès de Lycérus roi de Babilone. Les rois d'alors, s'envoyent réciproquement des problêmes à résoudre sur toutes sortes de matières à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycérus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune

homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esope eût intelligence avec les rois qui ctoient émules de Lycérus. Celui-ci persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'inçu de tout le monde, le nourrit long-tems dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son Etat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Esope; quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna â Ennus. Quant à la lettre du roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il enverroit au printems les architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le reçut comme

son enfant ; & pour toute punition, lui recommanda d'honnorer les Dieux & son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres, bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu, & chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; sur tout, n'être point envieux du bonheur d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui lui auroit percé le cœur, mourut peu de tems après.

Pour revenir au défit de Necténabo, Esope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit di-je instruire à porter en l'air chacun un pannier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printems venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas ; & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent le pannier avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur

donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, que je vous ai trouvé ouvriers, fournissez leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope. J'ai des cavales en Egypte, qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone : qu'avez-vous à répondre là-dessus ; Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; & dès qu'il fut de retour au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener par les rues en le fouettant. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement qu'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfans, & allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas lui dit le roi, que cet animal est un de nos Dieux ? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offence qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope : car la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de tems un si long voyage. Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hennir, & conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de celà le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, & savans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses:

celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune a trente arc-boutans, autour se promenent l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an, les villes sont les mois, les arcsboutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confusion pour mon partage ? L'un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedule, par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant de l'ouvrir, les amis du roi dirent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance : quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde : je vous en prens à tèmoins tous tant que vous êtes. Il est vrai que jamais nous n'en avons entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave

esclave avec Rhodope fâmeuse courtisane qui des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art. Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joye & de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit enfin congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales Les Delphiens l'écoutèrent avec plaisir, mais ils ne lui firent aucune politesse, ce qui fit qu'il leur dit : il me vient en vous voyant, l'idée de vous comparer à des morceaux de bois qu'on voit flotter sur la mer; en les voyant de loin, agités par les vagues, nous les croyons des objets considerabls : mais lorsqu'ils sont près de nous ils nous paroissent de peu de valeur ; il en est de même de vous, lorsque j'étois loin de vous, je vous admirois, vous donnois les plus grandes louanges ; mais depuis que je suis arrivé ici, je vous ai trouvé, si j'ose le dire ainsi, plus inutiles que tous les autres, & votre extérieur m'a trompé. Les Delphiens à ce propos, craignant qu'Esope ne médise d'eux en passant par d'autres villes,

délibérèrent de le faire mourir. Ils prirent un de leurs vases sacrés qu'ils cachèrent dans ses hardes, & l'accusèrent de vol & de sacrilège, prétendant que par ce moyen ils pourroient le faire condamner à la mort.

Comme il sortoit de Delphes pour aller en Phocide, les Delphiens coururent après lui & l'accusèrent d'avoir dérobé leurs vases. Esope le nia, jura le contraire : on chercha dans ses équipages & le vase fut trouvé. Tout ce que put dire Esope n'empêcha point qu'il ne fût ramené à Delphes, traité comme criminel, & condamné à être précipité. Rien ne lui servit de raconter des apologues, les Delphiens s'en moquèrent. Comme on le conduisoit au supplice, il s'échappa & se refugia dans une chapelle dédiée à Apollon, & il en fut arraché. Vous violez, leur dit-il cet azile, les Dieux vous en puniront un jour ; il en sera de vous comme de l'aigle qui fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Dlphiens peu touchés de cette remontrance, le précipitêrent.

Peu de tems après sa mort, une peste violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. La réponse fut qu'il devoient expier leurs forfaits, & satisfaire aux mânes d'Esope. Aussi-tôt une pyramide fut fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de ce sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, & en fit une punission rigoureuse.

LES FABLES D'ESOPE.

FABLE PREMIERE.



Le Coq & la Perle.

UN COQ trouva par hazard une perle en grattant dans un fumier; il la rejetta, & dit: un lapidaire rendroit grâces aux Dieux d'une telle fortune; mais à mon égard, une perle me convient si peu que je m'estimerois beaucoup plus heureux d'avoir trouvé un grain d'orge.

Ce trésor qu'un coq mal-habile
Rebute, & voit ici d'un œil indifférent,
C'est Homère ou Virgile
Entre les mains d'un ignorant.



Le Loup & l'Agneau.

Le loup & l'agneau se désaltéroient dans le courant d'un ruisseau : le premier, fort près de la source, l'autre fort au-dessous. Le loup, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour mettre l'agneau en pièces, ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il courut à lui & l'accusa d'avoir troublé son eau. Comment pourrois je la troubler, lui dit l'agneau tout tremblant ? Je bois fort au-dessous de l'endroit où vous buvez ; croyez que bien loin de chercher à vous nuire, je n'en ai seulement pas la pensée. Hier, répliqua le loup, je vis ton père qui animoit par ses cris des chiens qui me poursuivoient. Il y a plus d'un mois, répondit l'agneau, que mon père a senti le couteau du boucher. C'étoit donc ta mére, repartit l'autre, ma mère mourut ces jours dernirs en me mettant au monde. Morte ou non, reprit le loup, en grinçant les dents, je sais combien tu me hais, toi & les tiens ; il faut que je me venge. Cela dit, il s'élance sur l'agneau, l'étrangle & le mange.

L'agneau n'alléguoit rien pour sa juste défense,

Qui ne mît le loup dans son tort ;
Mais il ne savoit pas qu'opprimer l'innocence,
Est le droit du méchant, quand il est le plus fort.



Le Rat & la Grenouille.

LA grenouille contestoit avec le rat : la première soutenoit qu'à bon droit elle s'étoit mise en possession de certains marais. L'autre prétendoit au contraire qu'il lui appartenoit, & partant, que la grenouille devoit déguerpir. Celle-ci n'en voulut rien faire. Bientôt la dispute s'échauffa entre eux, & à tel point, qu'enfin ils se battirent. Ils eussent beaucoup mieux fait de s'accorder ; car tandis qu'échauffés au combat, ils ne pensoient à rien moins qu'au milan, celui-ci qui les guettoit, vint fondre sur les combattans, & les mit tous deux en pièces.

C'est ainsi, petits princes,
Qui vous entrebattez, que pendant le débat,
Un voisin plus puissant fondant sur vos provinces,
A vos dépens, viendra terminer le combat.



Le Chien & son Ombre.

UN chien traversoit une riviere sur un pont, tenant un morceau de chair dans sa gueule ; il en vit l'ombre dans l'eau, & crut que c'étoit quelque nouvelle proie. Aussi-tôt il lâcha la sienne & s'élança vers ce rien qui lui sembloit un mets exquis. Mais quel fut son désespoir, lorsqu'il vit son avidité frustrée ? Malheureux que je suis, s'écria-t-il, en regrettant ce qui lui étoit échappé ; pour n'avoir su m'en tenir à ce que j'avois, j'ai tout perdu.

Combien de conquérans aussi foux que ce chien,
Pour vouloir trop avoir, perdent tout, &
n'ont rien ?
Hé, sans porter le feu sur les Etats des autres,
Monarque, ne songez qu'à conserver les vôtres.



Le Lion & les autres Animaux.

LE lion, la brebis & quelques autres animaux allèrent ensemble à la chasse. Le premier avoit juré qu'au retour il partageroit également entre ses associés, ce que les uns & les autres auroient pris. Un cerf tomba dans les lacs de la brebis, qui en avertit aussi-tôt le lion. Celui ci accourut, dépeça la proie, en quatre parts, & en fit le partage en présence des autres animaux. Voici comment : parce que je m'appelle lion, la première part, leur dit-il, m'appartient. Je suis le plus courageux, ainsi la seconde m'est encore due. Il me faut aussi céder la troisième comme au plus fort ; & si quelqu'un de vous me dispute la quatrième, je l'étranglerai sur l'heure. Ainsi le lion prit le cerf tout entier, sans que ses associés osassent même s'en plaindre.

Peu s'en fallut encore qu'il ne les croquât tous.
Pour conquérir une province,
Petits, qui vous liguez avec un méchant prince,
C'est ainsi qu'au partage il se moque de vous.



Le Loup & la Grue.

UN loup mangea une brebis, mais si goulument, qu'un os s'engagea fort avant dans sa gorge, & y resta. Tout ce qu'il put faire alors, ce fut de chercher du secours ; mais il eut beau en demander, chacun le laissa crier, sans se mettre en peine du mal qu'il ressentoit. Il étoit, disoit on, puni de sa gourmandise. La grue seule se laissa gagner par ses belles paroles, & se mit en devoir de le soulager ; elle fourra son long bec dans son gosier, & en tira l'os qui le suffoquoit, puis lui demanda récompense du bon office qu'elle venoit de lui rendre. Ma mie, lui dit le loup, d'un ton railleur, vous n'y pensez-pas, moi, vous récompenser, quand vous m'êtes redevable de la vie ; quand il n'a tenu qu'à moi de vous arracher le col ? allez, ingrate, vous êtes trop heureuse de l'avoir retiré de ma gueule.

Obligez un ingrat, pour toute récompense,
Un pareil compliment payera votre imprudence.
Vous fîtes du bien, je ne vous fis nul mal ;
Tout cela, diroit-il, me semble fort égal.



Le Laboureur & la Couleuvre.

UN laboureur trouva dans la neige une couleuvre transie de froid & demi-morte ; il en eut pitié, la prit & l'emporta dans sa cabane, où, après avoir allumé un grand feu, il la réchauffa si bien, & en prit tant de soin, que peu à peu elle reprit ses forces ; mais le premier usage qu'elle en fit, fut de s'élever contre son bienfaicteur, & de s'élancer sur lui pour le piquer. Méchante, lui dit le laboureur, surpris de son ingratitude, est-ce ainsi, que tu reconnois le bien que je viens de te faire ? Après que je t'ai sauvé la vie, tu cherches, ingrate, à me l'oter. Cela dit, il prit une hache & la tua.

C'est ainsi qu'un ingrat est de son bienfaicteur
Le plus cruel persécuteur :
Vous l'accablez de biens, il s'en sert pour vous nuire ;
Voulez-vous l'élever, il cherche à vous détruire.



Le Sanglier & l'Asne.

L'ANE se moquoit un jour du sanglier, & le bravoit. Celui-ci fut sur le point de l'en punir, mais il retint sa colère : malheureux, lui dit-il, en le regardant d'un œil de mépris, qu'il me seroit aisé de rabattre ton insolence ! mais aux Dieux ne plaise que je m'emporte contre un lâche, qui n'en vaut pas la peine.
Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer,
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.



Le Rat de Ville & le Rat des champs.

LE rat de ville & le rat des champs se trai-

tèrent tour à tour. Le dernier commença la fête dans un endroit fort écarté, & tira de son trou l'élite de ses provisions, des pois, du fromage, & quelque peu de lard. Il étoit pauvre, ainsi ce fut là tout ce qu'il put servir à son ami, qui, plus content du bon accueil de son hôte que de ses mets grossiers, n'y toucha par complaisance, que de l'extrémité de la dent. Le repas fini, le rat de ville invita l'autre à venir le lendemain dîner chez lui, il lui vanta fort la chair qu'il faisoit à la ville. Le campagnard s'y rendit, & trouva dans un fort beau sallon le festin préparé sur sur un tapis convert de restes de viandes exquises; mais à peine eut-il commencé à manger, qu'un valet ouvrant brusquemenl la porte du lieu où ils étoient, vint troubler la joie des deux amis, qui tout épouvantés s'enfuirent çà & là. Le valet rétiré, le rat de ville rappella son compagnon, qui demi-mort, de la frayeur qu'il avoit eue, lui demanda si on lui donnoit souvent de pareilles allarmes: à tous momens, répliqua l'autre; mais il n'est point de plaisir sans peine. Quels que soient les vôtres, repartit le premier, s'ils ne sont pas tranquilles, ils ne me tentent plus. Adieu, j'ai d'abord envié l'abondance de vos repas; mais comptez que je fais maintenant plus de cas du moindre des miens, que de tous les vôtres.

Il n'est point de plaisir où la crainte se trouve:
Riches, c'est ce qu'ici le rat sensé vous prouve.
Liberté, vous dit-il, repos & sûreté,
Sont des biens qu'on ne voit que dans la
pauvreté.



L'Aigle & la Corneille.

UN aigle tenoit une huître entre ses serres, & s'efforçoit d'en rompre l'écaillee pour en tirer le poisson qu'elle renfermoit, mais sans pouvoir en venir à bout. Vous voilà bien intrigué, lui dit une corneille qui, mouroit d'envie de lui excroquer sa proie; élevez-vous en l'air, & le plus haut qu'il vous sera possible, puis laissez tomber votre huître sur ces cailloux; l'écaille sera bien forte si elle ne s'y brise. L'aigle trouva l'expédient merveilleux, & fit ce que l'autre lui conseilloit: mais la conseillère seule y trouva son compte; car l'huître s'étant brisée en tombant, la corneille enleva le poisson, & prit la fuite, non sans rire de la sotte crédulité de l'aigle.

Quand un fourbe vous dit: pour finir votre
  affaire;
 Voici ce qu'il faut faire.
Vous croyez que pour but il n'a que votre bien,
Mais désabusez-vous, Il ne pense qu'au sien.



Le Renard & l'Aigle.

UNE aigle avoit fait son nid sur un chêne. Au pied de cet arbre un renard nourrissoit ses petits, & tous deux sembloient s'entre aimer. Un jour que le dernier étoit allé chercher pature, l'aigle fondit tout-à-coup sur les petits du renard, les enleva, & en fit curée à ses aiglons. L'autre de retour reconnut la perfidie de sa voisine, & en fut outré ; mais comme il ne pouvoit atteindre son ennemie, tout ce qu'il put faire alors, ce fut de remettre aux Dieux le soin de sa vengeance. Ils ne laissèrent pas long-tems cette méchanceté impunie ; car quelques jours après, l'aigle, qui avoit remarqué que des laboureur sacrifioient une chèvre sur l'autel de leur Dieu, vint en enlever un morceau où quelques charbons en feu s'étoient attachés, & les emporta avec la chair dans son nid. Comme il n'étoit fait que de paille & d'autres matières combustibles, il s'embarassa d'abord, & les aiglons tombèrent à terre. Alors le renard, qui se tenoit

au pied du chêne, ſe jeta ſur eux, & rendit la pareille à l'aigle, en les croquant tous l'un après l'autre.

Grands, quelque ſoit votre avantage
Sur un foible ennemi craignez de l'outrager;
N'armât-il contre vous qu'une impuiſſante rage,
Tremblez, il eſt des Dieux qui ſauront le venger.



Le Corbeau & le Renard.

UN corbeau tenoit un fromage dans ſon bec. Un renard en ſentit l'odeur, & s'avançant vers le corbeau: que voi-sje, lui dit-il d'un air ſurpris? on m'avoit fait entendre que votre plumage étoit noir. Hé, grands Dieux! celui d'un cigne n'eſt pas plus blanc. De grace, ſeigneur corbeau, permettez que je vous contemple un moment tout à mon aiſe. Sans flatterie, vous me ſemblez ſi beau, que je ne puis me laſſer de vous admirer. Mais, ajouta-t-il, en adouciſſant ſa voix, je ſuis bien perſuadé que la beauté n'eſt pas la ſeule perfection qui vous diſtingue. La nature, qui s'eſt plue à vous rendre le plus accompli de tous

les oiseaux, vous a donné sans doute une voix divine ; & pour bien chanter, il n'est, j'en jurerois, dans nos bois, que vous & le rossignol. A ce discours, le corbeau, tout transporté d'aise, voulut faire connoître que le renarc ne se trompoit pas, & ouvrit son bec pour chanter ; mais en l'ouvranr il laissa tomber sa proie, & le renard s'en saisissant, prit aussitôt congè du corbeau, aussi satisfait, disoit-il, en le raillant, de la bonté du fromage, que de la beauté de la voix.

Ce corbeau que transporte une vanité folle,
S'aveugle & ne s'apperçoit point,
Que pour duper, un flatteur le cajole :
Hommes, qui d'entre vous n'est corbeau sur
ce point.



Le Lion accablé de vieillesse.

Le Lion, couché daus sa caverne, languissoit accablé de vieillesse & sur le point d'expirer. Les animaux qui ne le craignoient plus dans cet état, accoururent de toutes parts pour l'insulter. L'âne même parut, & vint avec

bravade le frapper d'un coup de pied. Ah ! s'écria le lion, en se tournant vers le loup & le sanglier, j'ai souffert patiemment tous vos outrages, tous lâches qu'ils sont; mais qu'un âne ose me faire insulte, ah ! c'est ce que je ne puis eudurer.

As-tu la force en main; on te craint, on t'admire,
Déchu de ta grandeur,
N'es-tu plus en état de nuire;
Tout, jusques qu'au faquin, insulte à ton malheur,



L'Hirondelle & les Oiseaux.

UNE hirondelle vit un laboureur qui ensemensoit une chenevière, & courut en avertir les oiseaux. Un jour, leur disoit-elle, cette graine vous sera funeste; le chanvre viendra, & l'oiseleur en fera mille engins qui serviront à vous plaindre; croyez-moi, volez tous sur ce champ, & mangez cette semaille. Elle eut beau dire, on ne l'écouta pas; au contraire on la siffla, ainsi que ses prédictions. Cependant le chanvre crut, Arrachez, leur dit-elle

encore, cette maudite herbe ; car si vous la laissez, vous vous en repentirez : arrachez-la vous-même, lui repartit-on, pour nous, nous n'en avons pas le loisir. Enfin le chanvre étant mur, l'hirondelle courut aux oiseaux, & leur dit : ce que je vous ai prédit est sur le point d'arriver ; si vous aimez votre liberté, éloignez-vous de ces cantons. Babillarde, lui dit-on, quand vous plaira-t-il ne plus nous rompre la tête ? Allez, nous n'avons rien à craindre. Alors elle quitta la bande des oiseaux, qui se repentirent, mais trop tard, de ne l'avoir pas voulu croire ; car quelque tems après, l'oiseleur arracha son chanvre, en fit des réseaux, les tendit, & les y prit presque tous.

Prévoyez les malheurs comme fit l'hirondelle,
Mais sur-tout écoutez un conseiller fidelle :
Un bon avis n'est pas à rebuter ;
Heureux qui sait en profiter.



Les Grenouilles qui demandent un Roi.

LES grenouilles se lassèrent de vivre en ré-

publique : Jupiter, s'écrièrent-elles un jour, donnez-nous un roi qui ſache nous gouverner. Le Dieu rit de leur imprudence, & leur refuſa long-tems ce qu'elles lui demandoient ; mais enfin, étourdi de leurs cris, il ſe réſolut, quoi qu'à regret, de les contenter. & lança dans leur marais un ſoliveau. Le bruit qu'il fit en tombant, intimida ſi fort les grenouilles, qu'elles ſe plongèrent au fond de leur marécage, demi-mortes de frayeur. Mais quelque tems après, une des plus hardies mit la tête hors de l'eau, & d'abord n'oſa conſidérer que de loin le nouveau roi, puis ſe raſſura juſqu'à s'en approcher ; enfin le voyant ſans mouvement, ſe mit à ſauter & reſſauter ſur lui. Elle fut ſuivie d'une ſeconde, d'une troiſième, & celle-ci de toutes les autres, qui, fort mal ſatisfaites de leur prince immobile, s'en plaignirent à Jupiter, & lui en demandèrent un autre qui fût plus agiſſant. Le Dieu leur envoya la Cigogne, qui en fort peu de téms, en croqua la moitié ; & celles-ci crièrent plus que jamais, & demandèrent à Jupiter qu'il les délivrât de leur tyran ; mais il ne voulut plus les entendre : puiſque vous n'avez pu, leur dit-il, souffrir votre bon roi, ſouffrez maintenant le méchant, de peur qu'il ne vous en vienne encore un pire.

S'en tenir à ſon roi, tel que le Ciel le donne,
C'eſt ce qu'Eſope ici ſagement nous ordonne
Tel peuple, las du ſien, le changea follement,
Qui bientôt regretta l'ancien gouvernement.



Les Colombes & le Milan.

LE milan faisoit rude guerre aux colombes ses voisines. Celle-ci, pour se mettre à couvert de ses hostilités, crurent ne pouvoir mieux faire que de se choisir entre les oiseaux un roi qui pût faire tête à leur ennemi. Le faucon fut ce roi, qui ne fut pas plutôt entré dans le colombier, sous prétexte de reconnoître les forces de son parti, qu'il se jeta sur les colombes & les tua toutes.

Nos voisins, dit un peuple, arment pour nous
surprendre;
Opposons-leur un chef qui puisse nous défendre:
On l'élit; mais bientôt le chef est un tyran;
Et le faucon fait pis que n'eut fait le milan.



Le Voleur & du Chien.

UN voleur s'efforçoit d'entrer pendant la nuit dans une maison à desseinn d'y faire quelque vol ; mais il en fut empêché par un chien qui la gardoit. Comme celui-ci ne cessoit d'aboyer, l'autre lui présenta un morceau de pain, & crut l'engager par ce moyen à se taire ; mais le chien le rejeta : méchant, dit-il, je pourrois accepter ton présent, si je ne connoissois dans quelle vue tu me l'offres ; va, retire-toi d'ici, rien ne peut corrompre ma fidélité.

Où sont les serviteurs qui suivent de ce chien
La prudence fidelle ?
En dépit des méchans, princes, tout ira bien,
Si vous n'en choisissez que d'après ce modèle.



Le Loup & la Truie.

UN loup vit une truie en travail : commére, lui dit-il en s'approchant d'elle d'un air officieux, si vous le souhaitez, je vous le souhaitez, je vous aiderai à vous délivrer de votre portée ; & pour ce qui est de vos petits, si vous confier la garde, comptez qu'ils seront près de moi fort en sûreté. Compere, lui dit la truie, j'ensuis bien persuadée ; mais si tu voulois bien t'éloigner du lieu où je suis, il me semble que les petits & la mère auroient encore moins à craindre.

La truie en refusant les offres de service
Que lui faisoit un loup passé maître en malice
Fort à propos, je crois, disoit au fond du cœur :
Fou qui donne sa bourse à garder au voleur.



Le Chasseur & son Chien.

UN chasseur lançoitun cerf, & tachoit de ranimer par ses cris & par le son du cor un chien qus la vieillesse avoit rendu pesant & tardif. Celui-ci, qui manquoit bien moins de courage que de forces, fit un dernier effort, & courut de telle vîtesse, qu'il atteignît la bête, & la mordit, mais faute de dents, il ne put l'arrêter. Alors le chasser au désespoir de manquer sa proie, courut au chien, & le chargea de coups, en lui reprochant qu'il n'étoit plus bon à rien. Si je ne suis plus ce que je fus autrefois, lui répliqua le chien, ne t'en prends qu'à ma vieillesse. Maintenant je vaux peu, je l'avoue, mais, ingrat, souviens-toi de ce que j'ai valu dans ma jeunesse.

Que faire, dit un grand, de ce vieil officier ?
Qu'il parte ; il ne peut plus me rendre aucun
service.
D'accord ; mais rendez-lui justice :
Ceux qu'il vous a rendus, les doit-on oublier ?



Les Lièvres & la Forêt.

UNE forêt battue du vent, faisoit plus de bruit que de coutume. Les lièvres s'en effrayèrent : sauvons nous, dit l'un d'eux ; j'entends les cris du chasseur & les abois des chiens ; & toute la bande prit aussi-tôt la fuite. Un marais l'arrêta : des grenouilles y sautoient de la rive dans l'eau. Le bruit qu'elles faisoient en y plongeant augmenta l'épouvante du chef de nos fuyards. Comme il ne pouvoit fuir en avant, & qu'il n'osoit rebrousser en arrière, son embaras s'accrut, & à tel point, qu'il ne savoit plus quel parti prendre. Cependant un de la troupe réflechissoit sur ce qui avoit si fort effrayés. Voici, dit-il aux autres ce que nous fuyons, du vent & des grenouilles. A ces mots, les lièvres se rassurèrent, & retournèrent dans la forêt.

Chaque grenouille étoit pour le lièvre un
chasseur ;
Rien ne nous grossit tant les objets que la peur :

Un troupeau de moutons, qui paît dans la prairie,
C'est aux yeux d'un poltron, de la cavalerie.



Le Chevreau & le Loup.

UNE chèvre enferma son chevreau dans sa loge, & s'en alla paître aux champs. Un loup qui s'en étoit apperçu, accourut dès que la chèvre fut partie, & vint frapper à la loge. Ma fille, dit-il au chevreau, en contrefaisant la voix de la chèvre, j'ai oublié en partant de vous embrasser : ouvrez vîte, que je puisse vous marquer ma tendresse ; ouvrez à votre chère mère. Je ne puis m'y résoudre, repartit le chevreau qui l'avoit reconnu en regardant au travers des fentes de la porte. Vous avez à la vérité toute la voix d'une chèvre ; mais le mal est que je vous vois tout le corps d'un loup.

Gouverneurs, quand de près l'ennemi vous menace,
Ainsi que ce chevreau, veillez sur votre place :
Tel

Tel entré dans le fort, vous poignarde endormi,
Qui sur le pont-levis se disoit votre ami.



Le Laboureur & le Serpent.

Un laboureur se fâcha contre un serpent qu'il nourrissoit chez lui, & s'emportant jusqu'à le poursuivre une cognée à la main, dans le dessein de le mettre en pièces; mais celui-ci se sauva dans les bois voisins d'une telle vitesse, que l'homme ne put l'attèindre. Ce dernier, quelque tems apres, vit la grêle hacher tous ses grains, & crut qu'en punition du mauvais traitement qu'il avoit fait au reptile, les Dieux avoient attiré cet orage sur ses terres. Pour les appaiser, il se mit en quête du serpent, dans la vue de se reconcilier avec lui; le trouve, lui proteste qu'à l'avenir il n'aura rien à craindre de sa part, & le prie de retourner dans sa cabane: mais il eut beau l'en presser, le serpent n'en voulut rien faire, & s'éloignant promptement de l'homme; de grand cœur, lui cria-t-il de loin, je retour-

nerois chez toi, si je ne savois que tu y gardes encore ta cognée, & si je pouvois oublier à quelle intention tu l'as prise un jour contre moi.

Quand un méchant me dit d'une voix radoucie ;
Sans rancune, oublions le passé, je vous prie ;
Je ne vous nuirai plus, je réponds, je vous crois,
Mais m'éloigner de vous, c'est le plus sûr pour
moi.



Le Renard & la Cigogne.

VENEZ dîner chez-moi, dit un jour le renard à la cigogne, je veux vous y traiter de mon mieux. Celle-ci, sans se faire beaucoup prier, accepta la partie, & s'y rendit à l'heure marquée. L'accueil fut des plus obligeans ; mais la chère n'y répondit pas. Pour tout mets, l'hôte servit à sa voisine, sur une assiette fort plate, certain brouet si clair, que tout ce qu'elle put faire pendant tout le repas, ce fut de béqueter le plat, & presque toujours sans rien prendre ; à peine put-elle en goûter. Le renard lappa le tout en moins de rien,

non sans rire de la cigogne, qui dissimuloit son dépit, aussi piquée qu'affamée. Il ne rit pas long-tems. Le même jour la cigogne l'invita à venir souper chez elle, & lui servit dans un vase, dont l'embouchure étoit fort longue & fort étroite, de la chair hachée; & celle-ci qui profitoit alors de l'avantage que lui donnoit son long bec, mangea tout à son aise, & se mit à rire à son tour du trompeur, qui réduit pendant tout le festin à ne lécher que les bords du vase, quitta enfin la partie, & demi-mort de faim, se retira avec sa courte honte.

Vous me fites jeûner, je vous rends la pareille,
Disoit la cigogne au renard baissant l'oueille,
Tout est dans les règles, ami;
Car fourbe, fourbe & demi.



Le Loup & le Buste.

UN jour un loup entra dans l'atelier d'un sculpteur, & y apperçut un buste d'un travail excellent. D'abord il en admira la beauté;

mais dès qu'il l'eut vu de plus près, & qu'il eut remarqué que le buste de donnoit aucun signe d'entendement : oh la belle tête ! s'écria-t-il, c'est grand dommoge qu'elle n'ait point de cervelle.

Par-tout bustes pareils, à la cour à la ville ;
Qu'il vienne, ce loup habile,
Pour y rire de plus d'un sot :
Oh ! que d'occasions d'y placer son bon mot.



Le Geay paré des plumes du Paon.

UN paon perdit dans sa mue quelques unes de ses plumes ; un geai les ramassa, & s'en revêtit. Alors il crut surpasser en beauté les paons mêmes, & vint, tout bouffi d'o gueil, se faufiler avec eux, mais sa vanité fut bientôt punie Les paons qui reconnurent l'artifice, lui arrachèrent ses fausses plumes, & le chassèrent de leur compagnie à grands coups de bec. Ainsi battu & déplumé, ne fut pas même plaint des autres geais qu'il aveit méprisés.

Qui s'élève au-dessus de sa condition,

Y rentre tôt ou tard avec confusion ;
On l'a dit & redit ; mais on a beau le dire,
Dans ces lieux sur ce point, que de sujet de rire.



La Mouche & la Fourmi.

LA mouche prétendoit avoir des avantages qui rendoient sa condition fort supérieure à celle de la fourmi. Ce n'est pas sans raison, lui disoit-elle avec orgueil, que je crois l'emporter sur toi ; considère qu'elle est ma vie : quelle créature vit plus noblement que moi ? Je ne travaille point ; j'entre partout où il me plait, dans les palais, dans les temples ; & de quelles viandes je m'y nourris, Dieu le fait. Sur quelle bouche & sur quel sein ne puis-je me reposer ? & tu voudrois après cela, misérable, te comparer à moi, toi, qui tapie dans un trou, n'y subsiste qu'à peine de quelques grains à demi pourris, & encore ne les as-tu qu'à force de travaux & de fatigues. Il est vrai, répliqua la fourmi, que tu habites des palais ; mais on ne t'y regarde que comme

une importune ; ces belles dont tu dérobes les faveurs, te chassent & te maudissent. Je conviens qu'en été tu fais meilleure chère que moi ; mais en hiver, comment vis-tu ? tandis que, reléguée par le froid au fond de quelque murailles : tu y mourras de faim & de misère, je vivrai, moi, sous terre, & de mes provisions, & j'y jouirai, malgré la rigueur de la saison, des fruits de mon travail. Cesse donc, fainéante, de me mépriser ; si ta façon de vivre est plus noble, la mienne est moins à charge & plus sûre.

Un riche fainéant voit cent mets sur sa table ;
Et rit du laboureur. Ce n'est qu'un miserable ;
D'un peu de pain, dit-il, il ne vit qu'à demi.
Le rieur est la mouche, & l'autre est la fourmi.



La Grenouille & le Bœuf.

UNE grenouille vit un bœuf qui paissoit près d'un marécage ; il ne sera pas dit, cria-t-elle à sa fille, en se gonflant de toutes ses forces, que ce bœuf me surpassera en gros-

ſeur ; regarde-moi bien, me voilà, je crois, pour le moins auſſi groſſe que lui. Vous n'en approchez pas, dit l'autre. M'y voilà donc ? Point du tout. Oh, pourſuivit la grenouille, j'y viendrai, ou je . . . La folle n'acheva pas, car pendant que, pour s'enfler encore, elle roidiſſoit plus que jamais, elle creva.

Le marquis fait le duc ; le duc fait le prince ;
Chacun s'enfle, & enfin chacun devient ſi mince,
Qu'ainſi que la grenouille il creve avec éclat.
On ſe perd à vouloir ſortir de ſon état.



La Chauve-Souris & les Oiſeaux.

LES oiſeaux en guerre les uns conte les autres, ſe livroient bataille. Pendant que, diviſés en deux troupes, ils s'entrebattoient, la chauve-ſouris ſortit de ſes rangs & paſſa du côté des ennemis, dans la vue d'affoiblir les ſiens, dont elle ſouhaitoit la perte ; mais après que la victoire ſe fut déclarée pour ceux qu'elle venoit d'abandonner, elle s'en repentit. Les oiſeaux & les vaincus, auſſi bien que les vainqueurs, juſtement indignés de ſa lâche perfidie,

la chassèrent & lui enjoignirent, à peine de la vie, de ne jamais se presenter devant eux. De là vient qu'elle n'ose se montrer en plein jour, & qu'elle n'ose voler que de nuit.

Profitez de cette leçon,
Faux frères; rougissez de votre perfidie,
Et connoissez que l'infamie
Suit de fort près la trahison.



La Colombe & l'Epervier.

UN épervier, après avoir long-tems poursuivi une colombe, sans pouvoir l'atteindre, vint en étourdi s'abattre dans les réseaux d'un oiseleur. Celui-ci ne l'eut pas plutôt pris, qu'il se mit en devoir de s'en défaire. Cruel, lui disoit l'oiseau, qui voulez m'ôter la vie, quel mal vous ai-je fait? Et quel mal, reprit l'homme, t'avoit fait cette colombe que je t'ai vu poursuivre? Meurs: cela dit, il le tue.

Ainsi, le Ciel permet qu'un méchant soit la

proie

D'un plus méchant que lui,
Qui le paie à ſon tour de la même monnoie
Dont il payoit autrui.



Le Renard & le Loup.

UN loup ſubſiſtoit dans ſa tanière de quelques proviſions qu'il avoit amaſſées. Un renard, qui s'en étoit apperçu, courut lui rendre viſite, dans le deſſein de les lui excroquer ; mais comme le loup ſe tenoit ſur ſes gardes, il ne put y réuſſir. Pour les avoir d'une façon ou d'autre, voici ce qu'il fait : il court chez un berger, lui découvre l'endroit où le loup s'étoit retiré, & l'y conduit, non ſans lui conſeiller de mettre en pièces cette mauvaiſe bête, qui lui avoit, diſoit-il, étranglé ſi ſouvent ſes meilleurs moutons. Le berger ne manqua pas de ſuivre le conſeil ; mais, après s'être défait du loup, ſe défit encore du renard, qu'il aſſomma.

Le berger eut raiſon ;
Son exemple nous fait connoître,
Que, trouvât-on ſon compte en une trahiſon,
On doit toujours haïr & châtier le traître.



Le Cheval & l'Ane.

UN cheval de parade marchoit tête levée, & se carroit, fier du riche harnois qui le couvroit. Un âne, en passant, lui coupa chemin par mégarde ; faquin, lui dit le cheval, d'un ton insolent, c'est bien à toi de me barrer le passage ; retire-toi, si tu ne veux que je te passe sur le ventre. Et l'âne tout effrayé, s'écarta au plus vîte. Alors le cheval, pour montrer sa vigueur, & de combien il l'emportoit sur l'autre, se mit à courir de toute sa force ; mais en courant, il fit un tel effort, qu'il s'ouvrit l'aine, & devint inutile à son maître. Celui-ci le vendit à un laboureur ; & l'âne fut tout surpris, lorsqu'en retournant au moulin, il vit quelques jours après le cheval qui tiroit la charue. Alors il eût bien pu lui rendre bravade pour bravade, mais il n'en fit rien par modestie ; il fut même assez bon pour le plaindre.

Un fat, le vent en poupe, insulte au misérable,

Lui vante son palais, ses richesses, sa table ;
Le sage, toujours humble, a moins de vanité :
Et ne s'enfle jamais dans la prospérité.



Le Cerf se mirant dans l'eau.

Un cerf se miroit dans le cristal d'une fontaine, aussi satisfait de la hauteur de son bois, que mécontent de ses jambes qui lui sembloient mal taillées & trop menues : il les contemploit d'un air chagrin, lorsqu'un chasseur parut & lâcha ses chiens après lui. Aussitôt le cerf prit la fuite au travers la forêt ; là, comme il étoit sur le point de se sauver par la légèreté de ses jambes, son bois s'embarrassa dans un bois très-épais, & l'arrêta tout court. Alors le cerf, qui se voyoit en proie aux chiens, changea de sentiment, & loua ce qu'il avoit méprisé, comme, au contraire, il méprisa ce qu'il avoit loué.

Souvent ce qui nuit plait. L'ambitieux suppose
Que la thiare est du ciel le don le plus charmant ;
S'il savoit à quels maux la grandeur nous expose,
Il changeroit de sentiment.



Le Paon & le Rossignol.

LE paon se plaignoit à Junon de ce que les Dieux ne lui avoit donné qu'une voix glapissante & désagréable, tandis qu'il leur avoit plu de rendre celle du rossignol douce & mélodieuse. Cette voix si charmante, disoit-il, je la meritois bien mieux que ce petit oiseau, moi qui suis le plus beau de tous ceux qui volent dans les airs. C'est justement, repliqua la Déesse, parce que tu es le plus beau des oiseaux, que tu chantes le plus mal. Ce rossigol, dont tu envies si injustement la voix, n'a garde de t'envier ton plumage; il sait que les Dieux ont fait diverses parts de leurs, & que chacun doit se contenter de celui qu'ils ont bien voulu en faire. Cesse donc de te plaindre, & crains que, pour te punir de ton orgueil, ils ne t'ôtent encore ce plumage qui te rend si fier.

Nul n'est content du lot qui lui tombe en partage
Sans bien & sans honneurs me donner le savoir;

Y pensez-vous grands Dieux ! dit un savant peu sage.
Qu'il cesse de se plaindre, on ne peut tout avoir



Le Bûcheron & le Loup.

UN loup que des chasseurs poursuivoient, se sauva chez un bucheron, & le pria de ne le point décéler, ce que l'autre lui promit avec serment. Sur ces entrefaites, les chasseurs arrivèrent, & demandèrent au bûcheron, si le loup ne s'étoit point retiré dans sa cabane. Celui-ci le nia d'un ton fort assuré, mais en même nems il leur montra du doigt l'endroit où l'animal qu'ils cherchoient s'étoit retiré. Les chasseurs y accoururent; mais ils n'y trouvèrent que le gîte. Le loup qui s'étoit apperçu de mauvaise foi de son hôte, avoit gagné le pays. Quelques jours après le bûcheron le rencontra, & lui fit reproche de ce qu'il s'étoit ainsi retiré, sans le remercier du bon office qu'il lui avoit rendu. C'est un devoir, repartit le loup, dont je n'aurois pas manqué de m'ac-

quitter envers toi, si je n'avois remarqué qu'en parlant très-bien, tu agissois fort mal.

Tous vos sermens sont superflus :
Fourbes, portez ailleurs vos promesses frivoles:
Vous haranguez envain ; j'en croirai beaucoup plus
Vos actions que vos paroles.



Le Serpent & la Lime.

UN serpent entra dans la boutique d'un serrurier, & voulut ronger une lime qu'il y trouva. Pauvre fou, dit celui-ci, à quoi t'adresses-tu ? Et ne vois-tu pas bien que tes dents ne peuvent consumer ce qui consume le fer même.

Vous, petits souverains, qui, bouillant de furie,
Courez mal à propos insulter un grand roi,
Ecoutez ce serpent ; il vous dit c'est folie
De vouloir se jouer à plus puissant que soi.



La Cigale & la Fourmi.

LA cigale, qui, pendant tout l'été, n'avoit pensé qu'à se donner du bon tems, se trouva, aux approches de l'hiver, dans une disette extrême. Comme elle ne savoit où trouver de quoi se subsister, elle eut recours à la fourmi, & la pria de lui prêter quelques grains. Me refuser, disoit-elle, c'est vouloir que je meurs de faim; car je n'ai fait, je vous jure, aucunes provisions; tant pis, repartit la fourmi, il falloit songer à l'avenir, faire ce que j'ai fait, travailler, remplir ses magazins de bonne heure. & que faisiez-vous donc, s'il vous plaît, dans la belle saison? Je chantois jour & nuit, dit la cigale. Mais vraiment, reprit l'autre en se moquant, vous ne pouviez mieux faire que de penser à vous réjouir. Ainsi, croyez-moi, achevez l'année comme vous l'avez commencée; & puisque vous en avez employé la moitié à chanter, ne manquez pas d'employer encore l'autre à danser.

Vous qui chantez, riez, & toujours sans souci,

Ne songez qu'au présent, profitez de ceci.
Pleurs, dit un vieux refrain, sont au bout de la danse.
J'ajoute : l'on périt faute de prévoyance.



Le Chêne & le Roseau.

LE chêne se moquoit du roseau. Jouet du moindre souffle, lui disoit-il d'un ton méprisant, que tu me fais pitié, lorsque je te vois sur les bords d'un marais où l'on ne te découvre qu'à peine, baisser la tête devant les plus foibles zéphirs : regarde-moi, vois jusqu'où la mienne s'éléve, & combien est robuste ce tronc qui résiste aux plus furieuses tempêtes. Pendant qu'il se vantoit de la sorte, un ouragant vint tout à coup fondre sur le roseau & sur lui. Le vent eut beau souffler contre le premier ; comme celui-ci plioit, il ne fit que l'agiter ; tout le mal tomba sur le chêne. Pendant qu'il se roidit, il croit tenir ferme contre l'orage, un tourbillon de vent l'envelope, l'ébranle & le renverse. Alors on vit cet ar-

guesllieux tomber au pied de celui qu'il venoit d'insulter.

Le chêne par les vents tombe déraciné,
Quand le roseau soutient leur courroux mutiné.
Hélas! s'il est ainsi, que les grands sont à plaindre.
Plus on est élevé, plus on a lieu de craindre.



L'Oiseleur & le Merle.

UN merle vit nn oiseleur qui tendoit ses réseaux. Que faites-vous là, dit le premier à l'homme? Je bâtis une ville, répondit celui-ci. Ces paroles excitèrent la curiosité de l'oiseau, & le portèrent à s'approcher des réseaux, & de si près, qu'il s'y trouva pris. Perfide, s'écria l'oiseau, si tu bâtis toujours de t lles villes, tu n'y verras pas beaucoup de citoyens.

Sur l'infidélité, qu'un empire se fonde,
Il ne s'étendra pas;
Mais si la bonne foi règne dans vos Etats,
Monarques, espérez la conquête du monde.



Le Renard & le Coq.

UN renard, grand croqueur de poulets, se vit enfin pris par un piége qu'un fermier lui avoit tendu dans sa basse cour. Comme il s'efforçoit, mais envain, de s'en dégager, il apperçut un coq: frère, lui dit-il, garde-toi bien, je te conjure, de me décéler, & si tu veux me rendre un service très-important, cours vîte avertir les renards du péril où je suis, & leur dire que je les prie de venir m'ader à me tirer d'ici. Le coq qui dissimuloit la joie qu'il ressentoit de pouvoir se venger, lui jura qu'en gardant le secret, il exécuteroit ponctuellement ce dont il le chargeoit; mais bien loin de lui tenir parole, il courut droit au fermier lui conter tout ce qui se passoit; & celui-ci accourut & assomma le renard. Hélas! s'cria ce dernier, avant que d'expirer, devois-je compter sur le secours de celui à qui j'ai tué tant de femmes?

Dans un péril pressant, c'est envain qu'on implore

Le ſecours de celui que l'on vient d'outrager ;
Loin de vous en tirer, il vous y plonge encore :
L'appeller, c'eſt lui dire : accours pour te venger.



Le Renard & le Chat.

LE renard & le chat voyageoient enſemble : chemin faiſant, ils ſe mirent à diſcourir de choſes & d'autres. Enfin, le premier dit à l'autre : ami, pour peu que tu conſidères combien mon eſprit eſt fécond en ſubtilités, tu ſeras forcé d'avouer franchement que ma fineſſe l'emporte de beaucoup ſur la tienne. Je le crois, répartit le chat ; mais voyons, je te prie, de quoi elle te ſervira préſentement ; vois-tu bien ces deux levriers, qui me ſemblent venir droit à nous ? Voilà, ſi je ne me trompe, de quoi mettre toutes tes ruſes à bout. Pour moi, voici la mienne, c'eſt la ſeule que j'aie, mais je la ſoutiens meilleure que toutes les tiennes. Cela dit, il grimpe au haut d'un arbre : Le renard, tout habile qu'il étoit, n'en ſut faire autant. Il amuſa bien les chiens par ſes tours pendant quelques tems ; mais il eut

beau les mettre vingt fois en défaut, cela ne le sauva pas; ils l'atteignirent à la fin & l'étranglèrent.

N'ayez qu'un tour, mais qu'il soit bon.
On l'a dit avant moi; mais je ne puis mieux faire,
Tout auteur n'est pas si sincère,
Et ne va pas marquer ce qu'il dit en second.



Le Loup & les Chiens.

UN loup observoit de loin deux chiens qui s'entre-battoient, sitôt que la querelle fut fort échauffée, il s'imagina que s'il les alloit attaquer, tandis qu'ils étoient acharnés l'un sur l'autre, il les mettroit aisémenr en pièces. Dans cette pensée, il courut droit à eux; mais le contraire arriva. Les chiens, qui s'étoient accordés sur le champ à l'approche du loup, se raillièrent, puis ils coururent tous deux ensemble fondre sur le loup, & l'étranglèrent.

Voit-on ses voisins s'entre-battre,

On court les attaquer, mais ſouvent ſans ſuccès.
Chacun dans le péril, pend au croc ſon procès.
En preſſer un, c'eſt en accorder quatre.



L'Aigle & le Corbeau.

L'AIGLE fondit ſur un mouton, & l'enleva à la vue d'un corbeau: n'en puiſ-je donc faire autant, dit le dernier. Cela dit, il s'abatrit ſur le plus gras du troupeau, mais bien loin de faire ce que l'aigle avoit fait, il s'embaraſſa tellement dans la toiſon du mouton, qu'il y demeura. Comme il ſe débattoit pour s'en dégager. le berger accourut, le prit & le mit en cage, puis il le donna pour jouet à ſes enſans.

Meſurez-vous. Ce brave eut un ſort favorable,
Et ſans doute, dis-tu, je l'aurai tout ſemblable.
Il entreprit: entreprenons. Tout beau,
L'aigle prit le mouton, mais non pas le corbeau.



L'Homme & l'Idole.

UN homme ne bougeoit des pieds de son idole, il la flattoit, prioit, conjuroit. Aujourd'hui il brûloit de l'encens, demain il immoloit des victimes, & pourquoi ? pour obtenir du Dieu quelque trésor; mais envain: le Dieu sourd ne lui fit pas seulement présent d'une obole. Cependant l'homme, bien loin de s'enrichir, s'appauvrissoit. Il ne se rebute point; il redouble ses soins, ses prières, ses offrandes, rien ne vient. Il persévère encore quelques tems; & sans fruit. Enfin, il perd patience, prend un levier, & met, de désespoir, son idole en morceaux. Il en voit tomber des pièces d'or: oh! oh! dit l'homme, en les ramassant, tout transporté de joie, qu'est-ce donc que ceci ? voici vraiment un Dieu bien fantasque: aurois-je jamais pû croire que je devois plus gagner à le battre qu'à le prier.

Pour gagner certains cœurs, douceur est sans amorce;

On n'en a rien que par la force :
De-là les monts, dit-on, l'on connoit ce défaut;
Pour avoir il est bon d'y parler un peu haut.



Le Chat & le Coq

UN chat entra dans une basse-cour, il vit un coq, & d'un coup de griffe l'abattit sous lui. Son dessein étoit d'en faire un bon repas. Pourquoi me traiter ainsi, s'écria le coq ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais fait aucun mal qui ait pu mériter que vous m'ôtiez la vie. Quand je n'aurois aucun sujet légitime de me plaindre de toi, repartit l'autre, d'un ton composé, je me rendrois moi-même coupable envers les Dieux, si je ne te punissois des vols que je te vois commettre; méchant, qui vas roder tous les jours sur le champ de ton maître, pour dérober le grain qu'il y sème; tu mourras. Disant cela, il l'étrangle & le mange.

Sous les griffes du chat, le coq dit en mourant :
Tu penses beaucoup plus à ma chair qu'à mon crime.

Mais couvrir ſes forfaits d'un prétexte apparent,
c'eſt de tout ſcélérat la commune maxime.



Le Lion & le Renard.

LE lion à ſon avénement à la couronne, fit ſavoir à tous les autres animaux qu'ils euſſent à venir lui rendre hommage ; ceux-ci accoururent & s'empreſſèrent d'obéir. Le renard ſe hâta moins que les autres, & parut le dernier à la cour du lion. Comme celui-ci en rugiſſoit de colère ; Sire, lui dit le renard, d'un ton reſpectueux, qu'il me ſoit au moins permis de repréſenter à votre mejeſté, que le zèle que j'ai pour elle, eſt l'unique cauſe de mon retardement. Dès que je ſus que vous règniez, je courus conſulter l'oracle ſur la durée de votre règne. Ces Dieux, que tous les jours je prie pour vous, Sire, me ſont témoins de la joie que je reſſentis, lorſque j'appris qu'aucun règne de lion n'a été ni ne ſera plus long, ni plus heureux que le vôtre doit l'être ; & c'eſt la nouvelle que je ſerois venu l'apporter bien plutôt à votre majeſté, ſi

l'éloignement

l'éloignement où j'étois de l'oracle, m'eût permis de le faire. L'excuse plut au lion, & si fort, que bien loin de garder contre lui du ressentiment, il le remercia de la peine qu'il avoit prise, & lui fit plus d'accueil qu'à tous les autres.

Si vous craignez quelque disgrace ;
Cajolez le lion aigri ;
La flatterie adroite & placée avec grace,
Souvent d'un criminel a fait un favori.



La Fourmi, la Colombe & le Chasseur.

UNE fourmi tomba par mégarde dans un ruisseau : comme elle s'y noyoit, une colombe qui l'avoit apperçue fit tomber dans l'eau quelques petites branches de l'arbre sur lequel elle étoit perchée. Ce fut pour l'autre comme un petit radeau, qui lui donna moyen de se sauver sur la rive. Dans le tems qu'elle abordoit, un chasseur y bandoit son arc & y miroit la colombe. Il alloit la percer d'un coup de trait, lorsque la fourmi reconnut le danger où étoit

ſa bienfaitrice. Alors elle accouru & piqua l'homme au pied : au bruit que celui-ci fait en ſe retournait, la colombe le découvre & s'envole. Ainſi celle qui lui devoit la vie, la lui ſauva à ſon tour, & lui rendit par ce moyen le bon office qu'elle en avoit reçu.

Obligez ſans eſpoir même de récompenſe :
Un bienfait n'eſt jamais perdu ;
Tôt ou tard il vous eſt rendu,
Et ſouvent dans le tems que le moins on y penſe.



Le Lion & le Rat.

TANDIS qu'un lion dormoit, un rat approcha, fit cent tours autour de lui, enfin s'émancipa juſqu'à ſauter ſur ſa croupe. Le lion s'en éveilla, le prit, & fut ſur le point de l'écraſer ; mais le jugeant indigne de ſa colère, il le lâcha. Celui-ci qui lui devoit la vie, trouva bientôt l'occaſion de s'en revenger ; car quelques jours après, le lion tomba dans les filets des chaſſeurs ; la forêt retentit de ſes rugiſſemens ; à ce bruit, le rat accourut, ron-

gea les mailles des réseaux qui enveloppoient son bienfaiteur, & fit si bien qu'il le délivra.

Menager tout le monde est chose salutaire ;
C'étoit fait du lion sans le rat : qui l'eut dit ?
Et pourtant celui-ci tira l'autre d'affaire.
Le plus grand a souvent besoin du plus petit.



La Mère & l'Enfant voleur.

UNE mère ne châtioit point son enfant des petits larcins qu'il faisoit presqu'à la mamelle, & le gâtoit. Celui-ci crût en malice à mesure qu'il crût en âge. Au sortir du berceau il prit une pomme, & l'on ne pensa point à l'en reprendre. Lorsqu'il fut au collège, il déroba les livres de ses camarades, & courut les montrer à sa mère qui n'en fit que rire. Devenu plus grand, il prit chez ses voisins des choses de plus grand prix, & n'en fut point réprimandé. Bientôt, comme il se portoit toujours de plus en plus au mal, faute de correction, il vola dans les villes, puis sur les grands chemins. Le prévot l'y prit, & enfin

la justice le condamna à perdre la vie sur un gibet. Etant sur l'échelle, il dit à l'assistance qu'il vouloit voir sa mère pour la dernière fois, & demanda en grace qu'on l'allât chercher de sa part ; ce que l'on fit. Lorsqu'il la vit, il la pria de s'approcher & feignit de vouloir l'embrasser ; ensuite il lui prit l'oreille à belles dents, & la lui emporta toute entière. Puis se tournant vers le peuple : Messieurs, leur dit-il, si cette malheureuse m'eut châtié dans mon enfance toutes les fois que mes fautes le méritoient, je ne me verrois pas réduit à finir ma vie par une mort infâme. Cessez donc d'être surpris du traitement que je viens de faire éprouver à celle que je ne puis regarder ici que comme ma plus cruelle ennemie.

Pères, n'écoutez pas une aveugle tendresse ;
Corrigez vos enfans, lorsque dans leur jeunesse,
Sans peine vers le bien vous pouvez les plier.
C'est bien aimer, dit-on, que de bien châtier.



La Mouche.

UNE mouche des plus gourmandes, entra dans une cuisine, & là pour manger tout à son

aiſe, ſe plongea dans la marmite ; elle y but & elle y mangea, mais ſans meſure, & à tel excès qu'elle en creva.

Sortez, voluptueux, d'une fatale ivreſſe ;
Excès, ſource de maux, penſez-y bien, jeuneſſe.
On ſe livre au plaiſir ; mais qu'il en coûte cher !
Pour quelques momens d'or, combien de jours de fer.



L'Aigle & la Tortue.

Un jour la tortue qui ſe laſſoit de ne ſe traîner que ſur des ſables, pria l'aigle de l'enlever avec elle dans les airs, & le plus haut qu'il lui feroit poſſible. Celle-ci pour la contenter, la prit entre ſes ſerres, & la porta au deſſus des nuages les plus élevés. Ma reine, lui diſoit la tortue, qui ne ſe ſentoit pas d'aiſe, ſans doute que tous ces animaux qui ne me regardoient là-bas qu'avec mépris, ne me voient maintenant qu'avec des yeux d'envie, ſi fort élevée au deſſus d'eux. Tandis que celle-ci s'en faiſoit ainſi accroire, l'Aigle ſe laſſa de la ſoutenir, ouvrit ſes ſerres, & la lâcha ;

alors on vit l'orgueilleuse tortue tomber tout à coup sur des rochers, & y voler en éclats.

Tel plaisoit le matin, qui le soir importune.
Un patron se dégoûte, adieu votre fortune.
Vous voilà sans crédit, sans dignité, sans bien.
Que de faquins perdus en perdant leur soutien!



L'Ane revêtu de la peau du Lion.

Un âne se revêtit de la peau d'un lion. Cela fait, il sortit du moulin, & de forêt en forêt, courut ainsi travesti, donner l'épouvante à tous les animaux. Dès qu'il se montroit, ceux-ci, qui pensoient qu'il fût en effet ce qu'il leur sembloit être, prenoient la fuite tout effrayés. L'alarme étoit généralement parmi eux, lorsque le meûnier qui cherchoit le baudet, le rencontra comme il donnoit la chasse aux lions mêmes. D'abord il le prit de loin pour un vrai lion, & en fut épouvanté; mais l'ayant considéré de plus près, il apperçut un bout d'oreille d'âne qui passoit, & reconnut ainsi la ruse. Alors il courut droit

à lui, & ſans autre compliment, le fit rentrer au moulin à grands coups de bâton.

L'âne doublant le pas,
Regagna le logis : quelqu'un lui fit comprendre
que devant connoiſſeurs, un poltron ne doit pas
Trancher de l'Alexandre.



La Mère & l'Enfant qui crie.

UN enfant étoit couché dans ſon berceau ; il y jetoit de tels cris, que ſa mère en perdoit patience, & le menaçoit de le donner à manger au loup, s'il ne ſe taiſoit. Sur ces entrefaites, un loup qui paſſoit ſous la fenêtre de la mère, entendit la menace. Alors il courut tout joyeux à la porte attendre la proie ſur laquelle il comptoit, mais aſſez mal à propos ; car la mère ne l'eut pas plutôt découvert, qu'elle appella ſes voiſins. Ceux-ci bien armés vinrent au ſecours, & à grands coups de bâton & de fourche, donnèrent bien la chaſſe au loup.

Sur un friant repas, le loup comptoit à tort.

Il en convint, forcé de battre la retraite,
Et dit : on ne tient point une promesse faite
contre son intérêt, dans le premier transport.



Les deux Amis qui vendent la peau de l'Ours.

UN fourreur avoit besoin de la peau d'un ours : Ne vous mettez pas en peine, lui dirent deux de ses voisins, nous allons tout de ce pas dans la forêt voisine vous en tuer un des plus gros. Cela dit, & marché fait pour la peau qu'ils devoient livrer, ils partent & arrivent dans la forêt. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'un ours sort de sa tannière, & vient droit à eux. Nos deux braves oublient le marché, & ne pensent qu'à se sauver. l'un grimpe sur un arbre; l'autre, qui sait que l'ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie, se couche par terre, retient son haleine, & contrefait le mort. L'ours arrive, trouve ce corps tout étendu, le flaire, le retourne, & le prenant pour un cadavre, passe & s'éloigne. Celui-ci retiré, l'autre descend de l'arbre, & vient demander à son camarade ce que l'ours

lui avoit dit à l'oreille, lorqu'il s'en étoit approché de si près. Qu'on ne doit jamais, repartit celui-ci à demi-mort, vendre la peau d'un ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

Ennemi dans son camp jamais ne nous étonne;
On le cherche; vient-il ? on s'assemble, on
raisonne,
Il n'est pas tems, dit-on, de risquer le combat.
Si l'on étoit battu, que deviendroit l'état.



Le Taureau & le Bouc.

LE lion poursuivoit un taureau: celui-ci, pour se sauver, voulut se réfugier dans la loge du bouc; mais ce dernier lui en barra la porte, & osa même lui présenter ses cornes. Lâche, lui dit le taureau en se retirant, si tu n'avois apperçu celui qui me poursuit, tu te donnerois bien garde de me repousser de la sorte; crois que ce que je ne puis avoir maintenant de gré chez toi, je l'aurois bien de force, si j'avois le tems de l'employer contre toi.

Déjà ces alliés ferment ainsi leur ville
Au vaincu, qui chez eux cherche envain quelqu'asile :
Veut-il entrer, il voit hausser le pont-levis ;
On l'eût baissé s'il eut battu les ennemis.



Le Paon & la Grue.

UN jour le paon traita la grue avec profusion. Comme la bonne chère commençoit à l'échauffer, il se mit à discourir de ce qui le distinguoit des autres oiseaux. Ensuite, pour montrer à son amie quels avantages il avoit sur elle, il étala sa queue, & lui en fit remarquer la bigarure. Voisin, dit la grue, piquée de sa sotte vanité, j'en conviens avec vous, mon plumage est en beauté fort au dessous du vôtre; mais quand je fais réflexion que tandis que vous ne volez qu'avec peine sur le toit d'une maison, je m'elève, moi, au dessus les nues, je m'en console, je vous jure, fort aisément.

Ceci nous dit qu'un sot ne trouva pas son compte

A vouloir ſous ſes pieds ranger l'homme d'eſprit.
Tel vanta devant lui ſon argent, ſon crédit,
Qui, payé d'un bon mot, ſe tut couvert de honte.



Le Laboureur & la Cigogne

UN laboureur tendit ſes réſeaux ; une cigogne & quelques oiſeaux de proie s'y abattirent. Alors l'homme les prit, & tua les derniers. Comme il ſe mettoit en devoir de tuer encore l'autre, celle-ci lui remontroit qu'elle n'étoit ni méchante, ni complice des brigandages que ceux parmi leſquels elle ſe trouvoit avoient exercés, & que c'étoit une injuſtice criante, de vouloir, en la confondant avec eux, lui faire même traitement qu'il leur avoit fait. Tu mourras, repartit l'oiſeleur. Comment veux-tu que je te croie bonne, quand je te trouve en ſi mauvaiſe compagnie ? Cela dit, il lui tord le cou.

C'eſt ainſi, que ſurpris parmi des ſcélérats,
Vous aurez beau crier que de leurs injuſtices

Vous n'êtes point l'auteur ; on ne vous croira pas.
Les hanter, c'est se mettre au rang de leurs
complices.



Le Pêcheur & le petit Poisson.

UN pêcheur jeta son filet dans une rivière, & y prit un petit poisson. Celui-ci representa sa petitesse, & le pria de le lâcher, sur le serment qu'il lui faisoit de revenir plus gros, quelques semaines après, mordre à son hameçon. C'étoit chose à mettre à profit, disoit-il, puisqu'il y pourroit trouver de quoi faire un meilleur repas. Je ne sais pas, lui répondit l'autre, si tu serois assez sot pour me tenir parole, mais je sais bien, moi, que je ne le suis pas assez pour m'y fier, & pour lâcher ce que je tiens pour ce que je dois tenir.

Si petite que soit l'aubaine,
Garde toi de lâcher une prise certaine;
Car qui la laisse, s'en repent:
Mieux vaut denier venu que trésor qu'on attend.



Le Jeune Homme & le Voleur.

UN jeune homme assis sur le bord d'un puits se reposoit. Un voleur parut, & vint droit à lui, dans l'intention de le dépouiller. Le premier reconnut la mauvaise intention de l'autre, & se mit à pleurer. Alors le voleur lui demanda quelle étoit la cause de son affliction ? Hélas ! répondit le jeune homme, je viens de laisser tomber au fond de ce puits une cruche d'or. Le voleur quitta ses habits, & y descendit au plus vîte pour en tirer ce que l'autre feignoit d'avoir perdu. Tandis qu'il y cherchoit, le jeune homme ramassa les habits du larron, & se sauva en les emportant.

Le sot dans le péril voit tout fermé, l'habile
Y voit pour en sortir, plus d'un chemin facile.
Le fort, au dépourvu, rarement le surprit.
D'où ne le tire point sa présence d'esprit.



Le Lion & la Chèvre.

UN lion apperçut une chèvre qui paissoit sur le haut d'une roche escarpée de tous côtés. Sitôt qu'il eut reconnu que le lieu où il la voyoit étoit inaccessible : ma mie, lui cria-t-il d'une voix officieuse, que faites-vous là-haut grimpée sur des rochers, où vous ne pouvez brouter qu'une mousse fort insipide ? Vous feriez beaucoup mieux, ce me semble, de descendre dans la prairie où je pais ; l'herbe y est tendre & d'un goût exquis : descendez, vous dis-je, encore une fois. Ami, répondit la chèvre, c'est ce que je vais faire très-volontiers ; mais bien entendu, ajouta-t-elle avec un sourir mocqueur, lorsque je ne vous y verrai plus.

Le lion à la chèvre offre un bon paturage :
Mais envain ; celle-ce fut sage,
De ne se fier qu'à demi
Aux beaux discours d'un ennemi.



Le Laboureur & le Taureau.

UN laboureur s'avisa de scier les cornes à un taureau qui les lui présentoit à tous momens ; mais il ne s'en trouva que plus mal. Le taureau qui se désespéroit d'avoir perdu le moyen de lui nuir, frappoit la terre avec ses pieds, de telle furie, que le laboureur étoit offusqué de la poussière qui s'en élevoit. Hélas ! disoit l'homme, de quoi m'a servi la précaution que j'ai prise ? Ce méchant animal me fait maintenant plus de peine avec les pieds, qu'il ne m'en faisoit ces jours passés avec sa tête.

Pour dompter ce taureau, l'homme fit ce qu'il
put.
Il perdit son tems. Ainsi l'on a beau faire ;
Jamais on ne réforme un mauvais caractère.
Le méchant est toujours, & sera ce qu'il fut.



Le Buisson, le Plongeon & le Chauve-Souris.

LE buisson, le plongeon & la chauve-souris s'associèrent ensemble pour négocier. Le buisson contribua d'une robe, & la mit sur un vaisseau qui partoit pour les Indes. Le plongeon y porta un lingot d'or pour sa part, & la chauve-souris quelqu'argent qu'elle avoit emprunté, pour la sienne. Quelque tems après, le vaisseau mit à la voile, & ne fut pas plutôt hors du port, qu'il fut accueilli d'un ouragan, & périt avec tout ce qu'il portoit : de là vient que le plongeon se tient toujours sur les bords de la mer, dans l'espérance qu'elle rendra son or ; que la chauve souris n'ose se montrer de jour, de peur de rencontrer ses créanciers ; & que le buison, qui s'imagine à tous momens revoir sa robe, accroche celles de tous les passans.

Ces fous dans le souci passent toute leur vie ;
Que conclure de leur folie ?

Qu'ici-bas l'intérêt est le premier ressort,
Et que l'homme par lui se meut jusqu'à la
mort.



Les Brebis & les Loups.

UN jour les loups dirent aux brebis: amies, en vérité nous ne saurions concevoir comment vous pouvez supporer les mauvais traitemens que vos chiens vons font à chaque moment, De bonne foi, à quoi vous servent ces brutaux à la queue de votre troupeau? A vous gêner continuellement, le plus souvent à vous mordre, & à vous faire mille violences. Croyez-nous débarassez-vous en, & sur l'heure, car enfin, que craignez-vous? n'êtes vous pas assez fortes pour vous défendre seules contre quiconque voudroit vous nuire? Sur ces discours, les brebis se crurent en effet fort redoutables, & dans cette pensée, l'on courut aussi-tôt congédier les chiens; mais on ne tarda guère à s'en repentir. Les loups n'eurent pas plutôt vu les

chiens éloignés, qu'ils se jetèrent sur les brebis, & les étranglèrent toutes.

Chassez-moi ces soldats, vous dit un loup habile,
Ce n'est sur votre dos qu'un poids fort inutile:
As-tu par son conseil, chassé la garnison:
Le loup est le premier à brûler ta maison.



Les deux Hommes & l'Asne.

UN âne s'étoit égaré : deux hommes le trouvèrent, & ce fut à qui des deux s'en saisiroit. Comme l'un prétendoit l'avoir, l'autre le vouloit aussi; le plus fort l'emportera, se dirent-ils; & tous deux se donnèrent dans l'instant des coups de poings. Ils se battoient fort mal à propos; car pendant qu'ils se terrassent, le baudet s'éloigne, se sauve & de cette manière accorde les combattans.

Pour un gallion pris, deux corsaires se battent;
Et tandis que tous deux se flattent
D'en faire leur profit,
Le navire s'évade, & le combat finit.



Le Souhait de l'Envieux.

L'ENVIEUX & l'avare, tous deux prosterdés aux pieds de Jupiter, le conjuroient de leur marquer sa bonté par quelque bienfait. Le Dieu, qui pensoit plutôt à les punir qu'à les recompenser, y reussit par cette adresse : parle le premier, dit-il à l'envieux, & sois sûr d'obtenir sur le champ ce que tu me demanderas ; mais en même tems, compte que ce que je te donnerai, celui-ci l'aura au double. Explique-toi donc ; que veux-tu ? Que vous me creviez un œil, dit l'envieux, qui ne put jamais se résoudre à faire un souhait qui doublât le profit de son compagnon. Ainsi le Dieu, qui se vit en droit de faire d'un seul coup, un borgne & un aveugle, les punit l'un par l'autre. L'envieux se consola, parce que, disoit-il, il avoit eu du moins le plaisir, en perdant son œil, d'en faire perdre deux à l'avare.

Celui-ci, pour troubler les plaisirs de l'avare,

L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre;
Mais il ne perd qu'un œil, & plus d'un envieux,
Pour vous en ôter un, en voudroit perdre deux.



Le Lion & les quatre Taureaux.

Quatre taureaux avoient coutume de paître toujours ensemble ; ils ne se quittoient jamais, vu la nécessité où ils se trouvoient de se garder d'un lion qui rodoit dans la forêt voisine & là, n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Celui-ci, qui les voyoit sur leurs gardes, & toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruse : d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer, ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étoient ; il ne l'eut pas plutôt fait, que les taureaux, qui se crurent par cette retraite, hors de danger, se séparèrent & s'écartèrent dans la prairie. Le lion revint aussitôt sur ces entrefaites, & fondit sur eux. Comme il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre en pièces.

Les taureaux séparés, le lion les accable.

Voisins d'un prince formidable,
C'est ainsi que vous perissez,
De[illegible] mal à propos vous vous désunissez.



Le Milan malade.

LE milan malade, étoit réduit à l'extrémité, disoit à sa mère : hélas ! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offroient en sacrifice.

Ne crois pas, en mourant, émouvoir par tes cris
Ces Dieux que tant de fois a bravé ton mépris :
Rien ne les touche, impie, ils se bouchent l'oreille,
Et, se jouant de toi, te rendront la pareille.

L'aveugle à ses dépens. Le trait semble bizarre;
Mais il ne perd qu'un œil, & plus d'un envieux,
Pour vous en ôter un, en voudroit perdre deux.



Le Lion & les quatre Taureaux.

Quatre taureaux avoient coutume de paître toujours ensemble ; ils ne se quittoient jamais, vu la nécessité où ils se trouvoient de se garder d'un lion qui rodoit dans la forêt voisine & là, n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Celui-ci, qui les voyoit sur leurs gardes, & toujours prêts à lui tenir tête, eut recours à la ruse : d'abord il feignit d'avoir abandonné le dessein de les attaquer, ensuite il se retira assez loin du lieu où ils étoient ; il ne l'eut pas plutôt fait, que les taureaux, qui se crurent par cette retraite, hors de danger, se séparèrent & s'écartèrent dans la prairie. Le lion revint aussitôt sur ces entrefaites, & fondit sur eux. Comme il les trouva dispersés, il lui fut fort aisé, en les attaquant l'un après l'autre, de les mettre en pièces.

Les taureaux séparés, le lion les accable.

Voisins d'un prince formidable,
C'est ainsi que vous périssez,
De [illegible] mal à propos vous vous désunissez.



Le Milan malade.

LE milan malade, étoit réduit à l'extrémité, disoit à sa mère : hélas ! priez les Dieux qu'ils me rendent la santé. Mon fils, lui répondit-elle, j'aurai beau les invoquer, ils ne s'emploieront point pour vous, vous qu'on a vu tant de fois, au mépris de leurs autels, dérober les victimes qu'on leur y offroient en sacrifice.

Ne crois pas, en mourant, émouvoir par tes cris
Ces Dieux que tant de fois a bravé ton mépris :
Rien ne les touche, impie, ils se bouchent l'oreille,
Et, se jouant de toi, te rendront la pareille.



Le Cheval & le Lion.

UN vieux lion ne pouvant plus chaſſer avec la même vîteſſe & le même ſuccès, eut envie de manger un cheval qu'il trouva en ſon che-chemin. Il s'aviſa de contrefaire le médecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le cheval qui comprit à peu près la mauvaiſe intention du lion, lui répondit qu'il ne ſe portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il ſe ſentoit fort incommodé. Le lion s'offrit ſur le champ à la lui tirer ; le cheval accepta l'offre, & ſe mit en poſture. Quand le lion ſe fut approché pour tirer l'épine, le cheval alongeant le pied, frappa rudement le lion au milieu du front, & ſe mit à fuir de toute ſa force, laiſſant le lion dans un état pitoyable déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup.

Quand on ſe peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occaſion offerte,
Il eſt bien mal-aiſé de ne s'en ſervir pas.



L'Homme & les deux Femmes.

UN homme qui commençoit à grisonner, cherchoit à plaire à deux femmes qu'il aimoit. L'une étoit dans la fleur de la jeunesse, l'autre, entre deux âges, touchoit au déclin de sa beauté. Celles-ci, qui prenoient plaisir à ajuster leur galant, chacune suivant son goût, avoient soin de le peigner tour-à tour. Il s'en trouva mal ; car pendant que la jeune, fâchée de trouver sur sa tête des marques d'un âge avancé, en ôtoit tous les cheveux blancs, & que l'autre qui le trouvoit trop jeune pour elle, en enlevoit tous les noirs, il se vit chauve en très-peu de tems.

En plaignant ce galant, plaignez ce bel esprit,
Qui veut à deux censeurs plaire dans quelqu'écrit :
Chacun selon son goût se hâte de le tondre ;
C'est hazard s'il ne voit tout son ouvrage fondre.



Les Membres & le Ventre.

UN jour les membres se disputèrent contre le ventre. Nous nous tuons, direnc-ils, à travailler ; & pour qui ? pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit. Qu'il prenne lui-même de quoi se nnurrir, disoit le bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai rant fait de pas pour ce fainéant, disoit le pied, que je m'en suis fatigué ; Il est tems que je me repose. Arrive ce qui pourra, disoit d'une autre part la jambe, je ne veux pas, moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné, ne tarda guère à s'affoiblir. Aussitôt tous les membres s'en sentirent ; & comme chacun d'eux perdoit ses forces à mesure que le ventre per oit les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance, & périrent enfin avec lui.

Dans un Etat, le souverain
Est au peuple ce qu'est le ventre au corps humain
Que par des nœuds étroits, l'un à l'autre s'unisse;
L'un ne peut succomber, que l'autre ne périsse.

Le



Le Loup & le Chien.

UN loup s'entretenoit avec un chien des mieux nouris, & le félicitoit sur son embonpoint. Ami, lui disoit-il, à te voir si gras & si poli, il est aisé de juger que ton sort est fort au-dessus du mien. N'en fais aucun doute, répliqua le chien. En vérité, mon cher, quand je me représente que tu ne couches que dans les bois, & presque toujours à l'air; que le plus souvent on t'y voit mourir de faim, haï, couru, persécuté de tout le monde, je ne ne puis concevoir comment tu peux supporter une vie si misérable. Pour moi je vis bien d'une autre façon; bien couché, mieux nourri, chez un maître qui me fait cent caresses; ainsi je te laisse à penser si j'ai lieu de m'y croire heureux. Mais, crois-moi, poursuivit-il, résous toi à me suivre; en faisant ce que je fais au logis, tu pourras, & sans grande peine, y partager mon bonheur. Et que m'y faudra-t-il faire, reppartit le loup? presque rien, répondit l'autre: écarter les

voleurs, & de temps en temps flatter le maître; du reste, tu n'auras qu'à boire, manger & dormir à ton aise. Ami, reprit le loup tout transporté de joie, s'il ne tient qu'à cela pour me rendre heureux, je le ferai tout aussi bien que toi. Cela dit, il suivit l'autre. Chemin faisant, le loup s'apperçut que le col du chien étoit pelé, & lui en demanda la cause: ce que tu vois, répondit l'autre, peut provenir du collier qui sert à m'attacher. Attacher, dit le loup, tu ne cours donc pas où tu veux? Pas toujours, reprit le chien; mais à cela près j'ai tout à souhait. Grand bien te fasse, dit le loup en rebroussant chemin. Quant à moi je n'envie plus ton sort. Moins de biens: & plus de liberté, c'est ma devise: cela dit, il court encore.

Dépendre dans les fers du caprice d'un maître,
Dure condition, disoit le loup au chien:
Il lui fit bien connoître,
Que sans la liberté, tout le reste n'est rien.



La Montagne qui accouche.

UNE montagne en travail poussoit d'horribles mugissemens; l'on y accourut de toutes

parts, & chacun crut qu'elle alloit au moins produire quelque monſtre d'une groſſeur énorme, mais je laiſſe à peſer ſi l'on fut ſurpris, lors qu'après le derniers efforts, la montagne accoucha d'une ſouris.

Quand un auteur vous dit : mon ouvrage s'imprime,
Et Dieu ſait quel ouvrage : un chef-d'œuvre ſublime :
On le croit ; mais au jour a-t-il mis ſes écrits ;
La montagne en travail enfante une ſouris.



Le Singe & le Renard.

LE ſinge prioit un renard de lui donner une partie de ſa queue. Voiſin, lui diſoit-il, vous voyez bien que je n'en ai point, quand vous en avez trop. Et le renard, à ce compliment, éclata de rire de toute ſa force. Quand j'en aurois, répliqua-t-il, cent fois davantage, j'aimerois beaucoup mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les feſſes d'un ſinge.

Chez vous un ſot parcourt votre bibliothèque :
Je voudrais, vous dit-il, ce Platon, ce Sénèque ;
Qu'en fera-t-il s'il les obtient ?
Ne demandez jamais que ce qui vous convient.



Le Renard & le Bouc.

LE renard & le bouc voyageoient enſemble : Un jour qu'ils étoient fort preſſés de la ſoif, ils trouvèrent un puits ; alors ils y deſcendirent, & ſe déſaltérèrent : la dificulté fut d'en ſortir. Le puits étoit aſſez profond, & le bouc ne ſavoit qu'imaginer pour en regagner le haut. Camarade, lui dit alors le renard, il nous eſt fort aiſé de nous tirer tous deux d'ici ; il ne faut pour cela que te dreſſer ſur les pieds derrière, enſuite appuyer ceux de devant au mur, & te hauſſer le plus que tu pourras. Je commencerai par grimper le haut de ton échine, puis, du haut de tes cornes, je m'élancerai fort aiſément ſur les bords de ce puits ; après quoi je t'aiderai de manière que tu pourras en ſortir à ton tour. Le bouc approuva l'ex-

pédiens, & fit si bien, que le renard sortit; mais celui-ci ne se vit pas plutôt au large, qu'il ne pensa qu'à gagner pays. Tout ce qu'il fit pour l'autre, ce fut de rire, & de l'avertir en le quittant, qu'il pensât à se tirer d'affaire du mieux qu'il lui seroit possible.

Il ne le paya pas même d'un *grand-merci.*
Qui s'est servi de toi, souvent en use ainsi :
Dans le puits, beaux discours, tant qu'on est
nécessaire.
Mais mon traité signé, le tien, c'est ton affaire.



Le Bûcheron & la Forêt.

UN bûcheron pria la forêt de lui donner de son bois autant qu'il lui en falloit pour faire un manche à sa coignée : ce qu'elle lui accorda très-volontiers ; mais elle s'en repentit, lorsqu'elle eut reconnu que ce bienfait seroit la cause de sa ruine. Le bûcheron n'eut pas plutôt emmanché sa coignée, qu'il s'en servit contre les arbres de la forêt même, & fit à

bien, que coupant aujourdhui celui-ci, & demain cet autre, il la détruisit enfin toute entière.

Hommes, n'imitez pas l'imprudente forêt;
N'aimez point un méchant qui cherche à vous
détruire;
Mais, pesant sagement tout ce qui peut vous
nuire,
Gardez-vous d'obliger contre votre intérêt.



L'Ane malade.

L'ANE etoit dangéreusement malade, & quoi qu'il commençât à donner quelqu'espérance de sa guérison, le bruit s'etoit répandu parmi les loups & les chiens, qu'il tiroit à sa fin. Alors ces derniers accoururent, dans l'espérance de profiter de sa peau, sitôt qu'il seroit mort. Pendant qu'ils en attendoient la nouvelle avec impatience, & qu'ils regardoient au travers des fentes de la porte de la loge où l'âne étoit couché, ils apperçurent son ânon : eh! de grace, mon fils, lui crièrent ces

bons amis, apprends-nous comment se porte ton père ; nous en sommes, je t'assure, fort en peine. Mieux que vous ne voudriez, repartit brusquement l'ânon.

Réplique très-sensée, & que très-volontiers
Je ferois en tel cas à tous mes héritiers.
Oui, Messieurs, je croirai que mon état vous touche,
Si je vois que le cœur s'accorde avec la bouche.



Le Milan & les petits Oiseaux.

UN jour le milan invita les petits oiseaux à se trouver chez lui au festin qu'il leur avoit, disoit-il, préparé, pour solemniser le jour de sa fête. Alors ils s'y rendirent à grande hâte, & se mirent ainsi follement à la merci du milan. Celui-ci ne les eut pas plutôt vu arrivés, qu'il fondit sur eux, & les croqua tous l'un après l'autre.

Lorsqu'à quelque festin l'ennemi te convie,
Prends soin de le payer d'un *je vous remercie* :

Peut-être est-il de bonne foi ;
Mais ne s'y pas trouver, c'est le plus sûr pour toi.



Le Berger menteur.

Un berger pour se récréer, crioit de tems en tems, au loup, quoi qu'il n'en vit point. A ses cris, les voisins accouroient, & l'autre les remercioit de la peine, & n'en faisoit que rire. Il les joua de la sorte nombre de fois : cependant il arriva qu'un jour le loup vint effectivement fondre sur ses moutons, alors il se mit à crier tout de bon, & de toute sa force ; mais il eut beau appeller à son aide, ses voisins, qui pensoient qu'il crioit encore à faux, se gardèrent bien de venir au secours. Ainsi le loup eut le tems d'étrangler tout le troupeau.

Evitez le mensonge avec un soin extrême.
Si l'on remarque en vous peu de sincérite,
L'on ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.



L'Ane qui change de Maître.

L'ANE d'un jardinier se lassa de se lever avant le point du jour pour porter des herbes au marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un maître chez qui il pût, disoit-il, au moins dormir. Soit, dit le maître des Dieux ; & cela dit, voilà le baudet chez un charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours qu'il regretta le jardinier. Encore, disoit-il, chez lui j'attrapois de temps en temps, à la dérobée quelques feuilles de choux ; mais ici, que peut-on gagner à porter du charbon ? Des coups, & rien davantage. Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un corroyeur ; le baudet qui n'y pouvoit souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeoit, crioit plus fort que jamais, et demanda pour la troisième fois un autre maître. Alors le Dieu lui dit : si tu avois été sage, tu serois resté chez le premier. Quand je t'en donnerois un nouveau, tu n'en serois pas plus content que des autres. Ainsi reste

où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre.

Ce Baudet inconstant change & n'y gagne point;
Un Dieu, *tout* Dieu qu'il est ne peut le satisfaire:
Mécontent de son sort, par-tout on l'entend braire;
Que d'hommes ici bas sont ânes en ce point.



Le Singe & son Fils.

Un singe étoit fou de l'un de ses petits; jour & nuit il le baisoit, l'embrassoit & le serroit. Cette folle tendresse fut bientôt funeste au petit singe; car un jour que son père le tenoit entre ses bras, il fit en l'embrassant, un tel effort, qu'il lui fit perdre haleine & l'étouffa.

Ce point est important. Pensez-y, tendres pères;
N'ayez pour vos enfans que les soins nécessaires.

En prendre tant de ſoin, les aimer à l'excès,
C'eſt les perdre : avec eux, ménagez vos bienfaits.



Le Bœuf & le Chien.

Un chien s'étoit couché ſur un tas de foin: un bœuf que la faim preſſoit, voulut en approcher pour en prendre quelque peu, mais il en fut empêché par le chien qui grinçoit les dents, & s'éleva contre lui. Envieux animal, dit le bœuf, qu'elle eſt ta rage de ne pouvoir ſouffrir que je profite d'une choſe dont tu ne fais aucun uſage.

Telle eſt de maint eſprits la nature perverſe;
Je ſollicite un poſte, un voiſin me traverſe:
Lui conviendroit-il ? Non : mais ne pouvant l'avoir,
L'envieux, ſi je l'ai, craint d'être au déſeſpoir.



Le Mourant & sa femme.

UN malade tiroit à sa fin : cependant sa femme s'en désespéroit. O mort, s'écrioit-elle toute en larmes, viens finir ma douleur ; hâtes-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse, si, contente de m'ôter la vie, tu voulois épargner celle de mon époux ! O mort ! redisoit-elle, que tu tardes à venir ! parois, je t'attends, je te souhaites, je te veux. Me voilà, dit la mort en se montrant ; que souhaites-tu de moi ? Hélas ! répondit la femme, toute effrayée de la voir si proche d'elle, que sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plutôt mettre fin à sa langueur.

C'est de grand cœur, dit-on, dans le premier transport,
qu'on voudroit vous sauver aux dépens de sa vie,
Mais est-on pris au mot ? de près voit-on la mort ?
Le tranchant de sa faulx en fait passer l'envie.

Le Sapin & le Buisson.

LE sapin insultoit au buisson : vil avorton de la nature, lui crioit-il, vois jusqu'où je porte ma tête ; considère quelle étendue de terre je couvre de mes branches. Non seulement je puis fournir des mats aux vaisseaux, mais encore des poutres aux palais & aux temples. Dailleurs à quels usages ne suis-je point propre ? Mais toi, chetif arbrisseau, élevé tout au plus à quatre pieds du champ où je te vois sécher ; quelle utilité peut-on tirer de toi ? Nulle, répliqua le buisson ; mais ce qui m'en console, c'est que je crains un peu moins que toi cet homme qui vient droit à nous : c'étoit un bûcheron ; celui-ci fit bientôt changer de langage au sapin. En effet il se servit si bien de sa cognée contre lui, qu'il le sapa en très-peu de tems par le pied, & le renversa par terre. Cela fait, il se retira sans toucher au buisson, dont il ne pouvoit tirer aucun usage.

Tandis que le buisson échappe,
Le sapin tombe aux pieds de l'homme qui le sape.
Par un nouvel exemple, Esope nous instruit ;
Car le petit se sauve où le puissant périt.

Mercure & le Bûcheron.

UN bûcheron perdit sa coigné. Comme c'étoit son gagne-pain, le pauvre homme se désespéroit. Mercure touché de ses cris, vint

à lui & lui montrant une coignée d'argent : ne seroit ce pas là, lui dit-il, la cognée que tu viens de perdre ? Non, répondit l'homme sans hésiter. Et cette autre, reprit le Dieu, en lui en faisant voir une seconde d'or ? Ni celle-là, lui repartit-on. Ce sera donc celle-ci, poursuivit Mercure, en lui en découvrant une troisième de fer. Voilà, s'écria le bûcheron, celle que je cherche, & l'unique que je vous demande. Prends-la, lui dit le Dieu ; & pour peur prix de ta bonne foi, emporte encore les deux autres. Cela dit, il le força de les prendre toutes trois.

Qui d'entre vous, voyant la première cognée,
N'eut crié : c'est la mienne, & ne l'eut empoignée :
On s'en fut mal trouvé. Tout pesé sagement,
Il n'est rien tel en tout, que d'agir rondement.

Le Pot de de fer & le Pot de terre.

Le pot de fer dit un jour au pot de terre : frère, ne verrons-nous jamais que le coin de la cuisine ? qui n'a rien vu, n'a rien à compter, & d'ailleurs on dit que le voyage fait l'esprit. Il me prend envie de voir le pays, & si tu as la même curiosité nous voyagerons de compagnie. Vois-tu bien cette rivière qui passe au pied du logis ? Il nous faudra y entrer, cela fait, nous nous y laisserons emporter par le courant de l'eau ; & de cette manière, nous pourrons faire en très-peu de temps, comme tu vois, beaucoup de chemin

ſans fatigue. L'autre fort ſatisfait de l'expédient, ſortit, entra dans l'eau avec le pot de terre, & le ſuivit; mais il n'alla pas loin. Son camarade qui flottoit tantôt à droite, tantôt à gauche, le heurtoit à tous momens. Le pot de terre ne fut pas à quarante pas du bord, qu'il ne fut que pièces & morceaux.

Ainſi mal-à-propos petit prince ſe briſe
Aux côtes d'un grand roi.
Cela vous dit : malheur à qui s'aviſe
D'approcher de trop près un plus puiſſant que ſoi.

Le jeune Homme & l'Hirondelle.

Une hirondelle ſe hâta un peu trop de repaſſer les mers, & vint quelques jours avant l'arrivée du printemps, revoir le pays dont elle s'étoit retirée aux approches de l'hiver. Un jeune homme la vit arriver dans un jour aſſez beau. Bon, dit-il en lui-même, voici l'svant-courrière de la belle ſaiſon : plus de froid ; ainſi je puis me paſſer de cette robe qui commence à me peſer ſur les épaules. Cela dit, il courut la vendre, & diſſipa par de folles dépenſes l'argent qu'il en eut. Il ne tarda guère à s'en repentir ; car quelques jours après le froid revint, & ſi rude, que le jeune homme en fut ſaiſi faute de robe, & mourut, auſſi bien que l'hirondelle, dont l'augure lui avoit été ſi funeſte.

Ce jeune homme paya bien cher son imprudence,
Lorsqu'il se vit au froid exposé demi nud,
Hommes, réfléchissez sur son extravagance:
Souvent un bien nous fuit quand on le croit venu.

Le Renard qui a perdu sa queue.

Un renard tomba dans un piège: & s'en tira, mais ce ne fut qu'après y avoir laissé sa queue pour gage. Il en étoit au désespoir; car le moyen de se montrer aux autres, ainsi écourté, sans exciter leurs risées? pour s'en garantir que fait-il? Il se met en tête d'avoir des compagnons; ensuite il assemble les renards, leur conseille, en ami, disoit-il, de se défaire de leurs queues; elles embarrassoient beaucoup plus qu'elles n'ornoient; ce n'étoit qu'un poids fort superflu; en un mot une queue ne servoit, à l'entendre, qu'à balayer les chemins. Il eut beau le remontrer, on le hua dans toute l'assemblée. Ami, lui dit un vieux renard, j'ignore ce qu'on pourroit gagner à se passer de queue; mais ce que je sais certainement, c'est que tu ne m'en aurois jamais fait observer l'inutilité, si tu avois encore la tienne.

Ici que de renards à légère cervelle
Voudroient que chacun fut taillé sur leur modèle!
Celui qui ne voit point, voudroit que nul ne vît,
Le sot, que dans le monde il ne fut point d'esprit.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'AIGLE enlevoit un lapin, sans se mettre en peine des cris d'un escarbot. Celui-ci intercédoit pour son voisin, & supplioit l'oiseau de donner la vie au lapin; mais l'aigle sans avoir égard aux prières de la bestiolle, mit l'autre en pièces. Elle ne tarda guère à s'en repentir; car quelques jours après, voici que l'escarbot, qui avoit pris le temps que l'aigle s'étoit écarté de son nid, y vole, culbute tous les œufs, fracasse les uns, fait faire le saut aux autres; & par la destruction entière du nid vengea la mort de son ami.

Trop compter sur sa force, est un trait d'imprudeuce;
Le plus petit peut nuire, & le grand qui l'offense,
Ne le fait jamais sans danger,
Il n'est rien d'impossible à qui veut se venger.

Jupiter & les Animaux.

JUPITER dit un jour: que tous les animaux comparoissent devant moi; je veux entendre leurs plaintes, & les imperfections qu'ils voudront que je réforme en eux. je les réformerai. Ceux-ci obéirent, & comparurent. Alors le Dieu, qui comptoit de trouver parmi eux grand nombre de mécontens, crut que l'éléphant alloit se plaindre de sa queue, le chameau de ses oreilles, au moins

l'ours de sa masse informe. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étoient tous si satisfaits de leurs formes, qu'ils lui savoient même mauvais gré de ce qu'il avoit pu les soupçonner de mécontentement sur cet article ! l'on glosa bien sur ses voisins. On ajouta à celui-ci, on retrancha de cet autre; mais chacun en particulier soutint qu'à son égard il n'y avoit rien à corriger. Le singe même remercia fièrement Jupiter, & se crut tout aussi bien taillé qu'il pouvoit l'être.

Hommes, ainsi nous sommes faits;
Mécontens du voisin, de nous très-satisfaits :
Nous voyons d'un œil net tous les défauts des autres;
Et nous sommes, hélas ! aveugles sur les nôtres.

L'Ecrevisse & sa fille.

VOUS devriez bien, disoit l'écrevisse à sa fille, vous corriger d'un grand défaut que je remarque depuis long-temps en vous. Je vous vois marcher toujours à reculons, & que n'allez-vous en avant, comme font tous les autres animaux ? Celle-ci lui répondit : ma mère je ne fais que ce que je vous vois faire. Si vous voulez que je me corrige, commencez par vous corriger vous-même la première.

On ne réforme point ses enfans par sa langue,

C'eſt l'exemple qui les inſtruit.
Si bons que ſoient les maux, je ſiffle une harangue,
Où l'on m'ouvre un chemin que jamais l'on ne ſuit.

Le Lion & la Mouche.

UNE mouche défia un lion au combat, & le vainquit : elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits, entra dans ſes oreilles, enſuite au fond de ſes naſeaux : en un mot le harcela tant, que, de ne pouvoir ſe mettre à couvert des inſultes d'un inſecte, il ſe déchira lui-même. Voilà donc la monche qui triomphe, bourdonne, & s'élève en l'air. Mais comme elle vole de côté & d'autre pour annoncer ſa victoire, l'étourdie va ſe jeter daraignée, & y reſte. Hélas! diſoit elle, en voyant accourir ſon ennemie, faut-il que je périſſe ſous les pattes d'une araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un lion.

Tel a franchi cent mers, qui, dans un filet d'eau
Va ſe perdre en, voulant traverſer un ruiſſeau;
On forcera ce fort, puis contre une bicoque
On échouera ſi on la bloque.

Le Charbonnier & le Teinturier.

COMPERE, difoit un charbonnier à fon ami le teinturier, ma maifon eft des plus commodes, croyez-moi venez y loger; foi d'ami vous y ferez à merveille. je le crois reprit l'autre, en le remerciant de fon offre. Oui, chez toi je ferai fort bien; mais dans un logis où ton charbon ne pourra noircir mes étoffes, je ferai, ce me, femble encore mieux.

Charbonnier pour voifin ne me plaît nullement,
Moins encore à l'écolier, le reclus & le grand.
S'en écarter c'e [illegible] ge.
Tels voifins n'ont jamais caufé que d[illegible] dommage.

FIN

TABLE DES FABLES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.